

Le Gharb au début du XVI^{ème} siècle d'après les sources européennes

Bernard Rosenberger

Le manque de sources internes gêne considérablement l'étude de l'histoire du Maroc au XV^{ème} et au début du XVI^{ème} siècle. Une exception de taille et de qualité est la *Description de l'Afrique* de Jean-Léon l'Africain, écrite vers 1525, mais en italien pour des lecteurs européens.¹ Il n'y a pas de documents d'archives et c'est seulement après l'avènement des Sa'diens que les chroniques reprennent le récit des faits mémorables ou jugés tels. Dans les temps antérieurs si troublés, rien, estimait l'auteur de l'une d'elles, ne valait la peine d'être livré à la postérité.² Dans cette situation, le recours à des sources extérieures est une nécessité. Depuis 1415, pour le moins, les Portugais s'intéressent au Maroc où ils s'installent. Leurs écrits donnent nécessairement des informations sur le pays. Il faut les utiliser, bien sûr avec toute la prudence nécessaire, et faire toutes les fois que c'est possible des recoupements avec la documentation interne.

Les Portugais se sont établis solidement en Tingitane dès le XV^{ème} siècle. Ils ont pris Ceuta en 1415, Alcacer Ceguir (Qšar Sghīr) en 1458, Asila et Tanger en 1471. Ils collectent des informations qui leur sont utiles sur la région voisine du Gharb, en gros le bassin du Sebou. Elle ne paraît pas, toutefois, leur être la mieux connue, car ils disposent par la suite dans les Doukkala et le Sous, au début du XVI^{ème} siècle, d'informateurs nombreux et d'alliés importants. Les documents portugais peuvent néanmoins apporter sur notre région des renseignements qui ont un réel intérêt.

Outre celle de Jean-Léon l'Africain, deux descriptions beaucoup plus brèves, datent du début du XVI^{ème} siècle, celles portugaises de Valentim Fernandes³ et de Duarte Pacheco Pereira au titre original énigmatique: *Esmeraldo de Situ Orbis*.⁴ Elles portent essentiellement sur la région côtière, la seconde en particulier, expressément destinée aux navigateurs, décrit les particularités du littoral. Le manuscrit original comportait des cartes et des dessins, malheureusement perdus. Le chroniqueur

1. Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*. Nouvelle édition traduite de l'italien par A. Épaulard, et annotée par A. Épaulard, Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny, 2 vol, (Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 1956).

2. "Quand dans le X^e siècle (de l'Hégire), le pouvoir des Mérinides s'affaiblit, les chroniqueurs restèrent impuissants devant la honte de leur vie et de leur mort ainsi que de leur perte de toute distinction; il n'y eut plus à relater d'eux de beaux faits," Edmond Fagnan, *Extraits inédits relatifs au Maghreb* (Alger: Jules Carbonel, 1924), 361-62.

3. Pierre de Cénival, Théodore Monod, *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentim Fernandes (1506-1507)*, Publications du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française (Paris: Larose, 1938).

4. Robert Ricard, "La côte atlantique du Maroc au début du XVI^{ème} siècle d'après des instructions nautiques portugaises," *Hespéris* VII (1927): 229-58.

d'Asila, Bernardo Rodrigues,⁵ si précieux pour cette ville et ses environs de 1500 à 1535 se trouve excentré par rapport au Gharb et sa vue ne porte guère au delà de Qšar al-Kabīr, la place forte marocaine antagoniste. La chronique de Damião de Góis⁶ donne quelques informations sur des événements de la région. Dans la correspondance échangée entre des responsables locaux et l'administration centrale portugaise, on peut en glaner un certain nombre, notamment au moment où se prépare et s'exécute la tentative d'installation d'une forteresse à l'embouchure du Sebou.⁷ Les longues et nombreuses lettres envoyées par Bastião de Vargas, agent du roi Dom João III à Fès, peu avant le milieu du siècle, ont un intérêt particulier car c'est un homme que ses tâches économiques et politiques amenaient à bien se renseigner.⁸

Gharb ou Azghar?

Une première question se pose comme un préalable: existe-t-il au début du XVI^{ème} siècle, ou reconnaît-on une "région du Gharb," telle qu'on la définit aujourd'hui?

Le terme *Gharb* a alors une signification beaucoup plus large que de nos jours. Souvent il s'avère synonyme de *Maghrib*, mot qui a lui-même un sens peu précis car l'Occident de l'islam se définit par rapport à l'Orient: c'est l'Afrique du Nord et l'Espagne, ce peut être aussi seulement la partie occidentale de l'Afrique du Nord, on précise alors parfois *Maghrib al-aqšā*. Quand les documents italiens des XII^{ème}-XV^{ème} siècles parlent de *Garbum* en latin et de *Garbo* en langue vulgaire, il est clair qu'ils envisagent souvent le Maroc actuel et la partie musulmane de la péninsule ibérique.⁹ Valentim Fernandes se sert du terme *Algarbe* pour le royaume de Fès, alors aux mains du sultan wattâsside Muḥammad ibn Muḥammad surnommé *al-Burtughālī*, en raison de son séjour de quelques années au Portugal comme otage:

"Dans toute cette région occidentale, il n'y a d'autre roi ni quelqu'un qui s'appelle sultan que le roi de Fès, parce que de Salé en allant vers l'Ethiopie (c'est-à-dire le Pays des Noirs) ce sont des Arabes, et les villages sont des communautés que les Maures appellent cabil (*qabā'il*) et elles ne sont soumises à personne... Cette province de Fès, de l'intérieur des terres et aussi la côte de la mer de Ceuta vers l'Ethiopie, les Maures l'appellent Algarb que nous disons Algarbe. Et c'est pour cela que le roi de Portugal écrit sa titulature: roi de

5. Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila. Crónica inédita do século XVI*. Publié par David Lopes, 2 vol., (Lisbonne: Academia das Ciências de Lisboa, 1915-19).

6. Damião de Góis, *Les Portugais au Maroc de 1495 à 1521. Extraits de la chronique du roi D. Manuel de Portugal*, traduction, notes et commentaires de R. Ricard, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, 31 (Rabat: Félix Moncho, 1937).

7. Pierre de Cénival (éd.), *Sources inédites de l'Histoire du Maroc. Première série: dynastie Sa'dienne. Archives et bibliothèques du Portugal, t. I, (1486-1516)* (Paris: Paul Geuthner, 1934).

8. Robert Ricard (éd.), *Sources inédites de l'histoire du Maroc. Première série. Portugal, t. III (1535-1541)*, (Paris: Paul Geuthner, 1948).

9. Geo Pistarino, "Genova e il Maghreb nel secolo XII," in *Italia e Algeria. aspetti storici di un'amicizia mediterranea* (Milan: Marzorati editore, 1982), 23-68 et partic. 30; Hilmar C. Krueger, "Genoa and North-West Africa during the late twelfth century," *The Mariner's Mirror*, XIX (1933): 426; Francesco Balducci Pegolotti, *La pratica della mercatura*, éd. Allan Evans (Cambridge: The Medieval Academy of America, 1936).

Portugal et d'Algarbe d'en deça et outre-mer en Afrique (d'aquem e além mar em Affrica).”¹⁰

Ce passage mérite quelque explication. La titulature des rois, si elle ne reflète pas toujours exactement la situation et l'étendue de leur pouvoir, exprime une volonté, un projet. Ainsi Dom Manuel (1496-1521) s'intitule depuis 1500 “Roi de Portugal, des Algarves d'en deça et outre-mer en Afrique, seigneur de Guinée et de la conquête, navigation et commerce d’Ethiopie, Arabie, Perse et Inde.”¹¹ Il exprime de cette façon étonnante son ambition de souveraineté sur des mers et des territoires dans lesquels il veut se réserver le bénéfice du commerce. On ne peut croire que Valentim Fernandes n'en est pas informé, simplement il n'a pas lieu de faire état ici de toute la titulature. Pour ce qu'il en donne, que signifie-t-elle?

La province qui porte le nom d'Algarve, dans le sud du Portugal, a été conquise peu avant le milieu du XIII^{ème} siècle, c'est une partie du *Gharb al-Andalus*. L'éclatement de l'empire almohade, très rapide en Espagne après la défaite d'al-Uqāb (Las Navas de Tolosa) en 1212, a donné naissance à une troisième génération d'émirats, de *taifas*. L'un d'eux a eu pour centre Silves (*Shilb*) et a eu autorité sur l'actuel Algarve portugais, mais aussi sur un territoire qui relève aujourd'hui en Espagne des provinces de Badajoz et de Huelva. La conquête de cet émirat a donné lieu à un affrontement entre la jeune monarchie portugaise – elle a un peu plus d'un siècle – et son voisin le León dont les rois se sont aussi prétendus rois d'Algarve. Finalement la frontière a été délimitée à peu près telle qu'elle est encore de nos jours.¹²

On sait qu'en 1415 les Portugais se sont emparés de Sabta, en 1458 de Qsar Sghīr et en 1471 d'Asila et de Tanger. On devrait aussi savoir qu'un traité a été signé aussitôt après la victoire portugaise par Muḥammad Shaykh al-Waṭṭāssī reconnaissant au Portugal la possession autour de ces deux cités d'un territoire assez vaste qui comprenait peut-être Larache.¹³ C'est donc sur une base qu'il considère légitime, consacrée par un traité, qu'Afonso V “Roi de Portugal et d'Algarve, seigneur de Ceuta et d'Alcacer en Afrique” transforme sa titulature en “Roi de Portugal et des Algarves.” Cet *Algarve d'além mar* ne correspond donc nullement au Gharb actuel, soit que l'on considère la région effectivement administrée par les Portugais, plus réduite que celle cédée par le traité, soit que l'on prenne en considération la prétention qui s'exprime à dominer tout le royaume de Fès et qui semble bien avoir été un objectif des rois de Portugal Afonso V, João II et Manuel I.

10. De Cénival, Monod, *Description*, 31.

11. S.I.H.M., *Portugal*, t. I, doc. X, 57, Lettre patente du 9 décembre 1500 aux habitants de Safi: “*Dom Manuel per graça de Deos rey de Purtugall e dos Allguarves daaquem e daalem mar em Affrica, senhor de Guinee e da conquista, navegaçam e comercio d’Etiopia, Arabia, Persia e Imdia.*”

12. Florentino Pérez-Embid, “La cuestión del Algarbe (1246-1267),” in *Miscellanea offerts à Charles Verlinden* (Gent, s.n., 1975), 477-92.

13. Sinon comment comprendre qu'Afonso V puisse faire donation de Larache au duc de Guimaraes le 10 septembre 1473? (*Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Chancelaria de D. Afonso V*, livro 30, f° 103).

Mais, dira-t-on, comment appelle-t-on alors cette région déprimée, limitée au nord par les reliefs rifains et au sud par le plateau central, qui correspond en gros au bassin du Sebou et qu'on appelle aujourd'hui la plaine du Gharb? Une réponse est donnée par Jean-Léon l'Africain qu'il faut aller la chercher en plusieurs endroits et elle n'est pas des plus claires. Il parle d'une province du royaume de Fès qu'il appelle *Azgar* (*Azghar*):

“La région d'*Azgar* se termine à l'Océan vers le nord. A l'ouest, elle prend fin au fleuve Bu Regrag. A l'est elle se termine à certaines montagnes des Gumera (Ghumara) et, pour une partie, au Zerhon et au pied du Zalag. Au sud elle finit près de la rivière Bu Nasr (oued Mikkès).”

Ne prenons pas trop garde aux orientations qui sont fausses, retenons seulement les limites, mer, rivières ou montagnes. Il ajoute:

“L'*Azgar* s'étend sur une longueur d'environ quatre-vingt milles et sur une largeur d'une soixantaine de milles (soit cent trente et un peu moins de cent kilomètres). Il est traversé dans son milieu par le Subu.”¹⁴

On peut reconnaître une certaine coïncidence avec le Gharb actuel. Il inclut dans cette province deux villes auxquelles il consacre une notice: Larache et Qsar al-Kabīr. Un peu plus loin, il délimite la région du Habt:

“Cette région commence au sud à la rivière Guarga (Ouerrha): elle se termine au nord à l'Océan et confine vers l'ouest au marais d'*Azgar*, vers l'est aux montagnes qui dominent le détroit des Colonnes d'Hercule (Gibraltar). Elle a environ quatre-vingt milles de largeur et une centaine de milles de longueur (environ cent trente et cent soixante kilomètre). Elle est pour la plus grande partie en plaine avec de nombreux cours d'eau.”¹⁵

Là encore les points cardinaux ont basculé: il faudrait remplacer sud par est, nord par ouest et ouest par sud. D'après les villes qu'il y place, on voit qu'il s'agit de la Tingitane, d'une partie des Jbala et du Rif occidental. Ailleurs encore, lorsqu'il parle du Sebou, il en situe la source, le fait passer à proximité de Fès et ajoute:

“Il traverse ensuite une plaine et sépare l'Habat de l'*Azgar*. Il poursuit son cours jusqu'à ce qu'il se jette dans l'Océan près d'une localité nommée El Mahmora.”¹⁶

Pour notre usage il suffira, sans nous perdre dans une discussion détaillée de ces données assez peu claires et contradictoires, de conclure que le Gharb actuel correspond à la province d'*Azghar* et à la partie méridionale de celle du Habt.

La région naturelle qui nous apparaît aujourd'hui comme bien individualisée du point de vue géographique, n'est donc pas reconnue alors comme une entité administrative et humaine, mais l'*Azghar* y correspond assez bien.

14. Léon l'Africain, *Description*, 250.

15. *Ibid.*, 254.

16. *Ibid.*, 544.

Géographie physique et humaine

Cette région affaissée est depuis longtemps en voie de comblement rapide par suite d'un alluvionnement puissant des fleuves issus du Rif ou du Moyen Atlas. A la question de savoir si elle présentait au début du XVI^{ème} siècle les mêmes traits physiques qu'aujourd'hui, il n'est pas possible de répondre avec toute la précision qu'on souhaiterait. Elle a changé sensiblement d'aspect depuis un siècle. En particulier le danger des grandes crues qui, jusqu'à une époque récente, venaient périodiquement la ravager, a disparu à peu près par suite de la construction de barrages. À ceux qui le décrivent au XVI^{ème} siècle, le pays apparaît comme une terre partiellement amphibie et malsaine. Jean-Léon parle du "marais d'*Azgar*," qu'il faut replacer au sud du Habt et non à l'ouest, et de "nombreux cours d'eau" dont le Baht, "qui naît de l'Atlas et coule vers le nord. Il débouche au milieu de collines pour se répandre dans une plaine de la province d'*Azgar*, si bien qu'il s'y convertit en marais et en lacs."¹⁷

L'oued Beht, empêché de confluer normalement avec le Sebou en raison des levées que ce fleuve édifie sur ses berges avec les alluvions qu'il charrie, se répand lorsqu'il est en crue et forme une vaste zone marécageuse. Pour l'auteur de l'*Esmeraldo*, "Il y a dans cette rivière (le Sebou) autant de fièvres que dans celle de Larache."

Le paludisme y sévit, au moins l'été, comme sur le bas Loukkos.¹⁸ Il semble que la malaria qui touche les régions marécageuses soit moins menaçante pendant les périodes fraîches puisque, "Le roi a coutume d'y séjourner pendant tout l'hiver et au printemps, car le pays est agréable et sain."¹⁹

Le littoral est ce qui est visible au premier regard pour les étrangers. Ils le longent en allant vers le sud ou en en revenant, ou lorsqu'ils viennent pêcher dans ces parages depuis le sud de la péninsule ibérique. Selon Valentim Fernandes:

"Toute cette côte est une plage (praya) où les Castellans et les Portugais vont pêcher en prenant bien leurs précautions contre les Maures."²⁰

Ce terme de plage paraît convenir assez mal à un littoral qui se présente comme un bourrelet de dunes en partie consolidées, d'une altitude souvent supérieure à cinquante mètres, atteignant localement presque cent mètres. Il exprime cependant une vérité: la nature du sol est sableuse. Duarte Pacheco Pereira décrit à l'usage des navigateurs les lieux qui peuvent leur servir à se repérer, les amers, et ceux où ils peuvent en cas de besoin s'abriter:

"De la rivière de Larache aux Lagunes (as Halagunas) il y a cinq lieues, et ces lagunes sont une baie dans laquelle se trouve une autre lagune où ne

17. Ibid., 544.

18. Ricard, "La côte atlantique," 237-8.

19. Léon l'Africain, *Description*, 250-51.

20. De Cénival, Monod, *Description de la côte*, 27.

peuvent entrer que de petits bateaux et au-dessus, du côté de l'est, il y a un bois de chênes-liège de forme circulaire, c'est l'amer qui permet de reconnaître les lagunes."²¹

Il n'est pas facile en se reportant à une carte – la feuille Souk el-Arba du Gharb au 1/100 000^{ème} de comprendre ce dont il veut parler. La lagune où ne peuvent entrer que de petits bateaux ne peut être que la Merja Zerga qui communique avec la mer par une passe située sous le marabout de Moulay Bou Selham, au sud de celui-ci. Bernardo Rodrigues parle aussi des lagunes situées entre le rio de Larache et celui de Mamora:

“Entre ces deux rivières, il y a deux grandes lagunes, une de quatre ou cinq lieues de longueur et de deux ou plus de largeur, qui s'appelle Bocalema, ce qui veut dire le père de Sulayman (Çulema) et l'autre qui est plus grande, puisqu'elle a plus de huit lieues de longueur et cinq ou six de largeur; elles sont si près de la mer qu'il n'y a pas de place entre elles et la mer pour plus de quelques dunes (medãos) de sable rouge.”²²

Malgré une compréhension fautive du nom, on peut reconnaître Bou Selham, et il ne semble pas faire de doute qu'il s'agisse des merjas appelées actuellement, l'une Merja Zerga et l'autre Merja Ras ed-Daoura. Celle-ci, appelée Merja Sidi Mohammed ben Mansour dans sa partie méridionale, a environ trente-cinq kilomètres de longueur, ce qui, si l'on prend comme valeur de la lieue portugaise 5555 mètres, correspond à peu près à celle donnée par Rodrigues. Il exagère, par contre, nettement les dimensions de la Merja Zerga, à laquelle il donne de vingt-deux à vingt-huit kilomètres de longueur et plus de onze kilomètres de largeur.

Comment expliquer cette différence entre les dimensions données par le chroniqueur et celles qu'on peut constater aujourd'hui, de huit kilomètres du nord au sud et de trois et demi environ d'est en ouest? La surface de cette lagune se serait-elle réduite? Autour de la partie qui est constamment en eau on peut observer une zone marécageuse. Si l'on en tient compte, les dimensions ne seraient tout de même que de quinze et de six kilomètres, et il ne paraît pas possible, vu la topographie qui entoure la lagune, d'imaginer qu'elle aurait pu s'étendre autrefois plus au sud, ni au nord ni à l'est. Rodrigues surestime davantage la largeur des lagunes que leur longueur: celle de la seconde serait d'environ trente kilomètres. Faut-il penser que le cordon de dunes assez élevées empêche l'observation depuis le large, ce qui peut expliquer l'erreur? Il est probablement plus facile pour qui suit la côte d'avoir une vue sur l'extension des lagunes du nord au sud. En fait les distances données par les différents auteurs ne sont que des estimations peu fiables. Duarte Pacheco Pereira sous-estime les distances puisqu'il y a de l'embouchure du Loukkos à Moulay Bou Selham environ trente-huit kilomètres et non environ vingt-huit, comme il le dit. Rodrigues les surestime, comme fait Jean-Léon l'Africain. Il est quasi impossible de

21. Ricard, “La côte atlantique,” 237.

22. Rodrigues, *Anais de Arzila*, t. I, 351.

s'appuyer solidement sur les données chiffrées de ces auteurs.

Selon Duarte Pacheco Pereira, dans son *Esmeraldo*:

“Cinq lieues au-delà des lagunes, se trouve une petite hauteur sur le bord de la mer, que l'on appelle le Fornilho. A cinq lieues au delà du Fornilho, se trouve la rivière de Mamora (le Sebou).”²³

Cette hauteur, à distance égale du Sebou et de Moulay Bou Selham, porte un nom, diminutif de *forno*, qui indique qu'on y avait construit un four dont la destination nous est inconnue, sans doute pour profiter d'une bonne ventilation sur un point élevé en bordure de l'Océan. Sur la carte citée, on peut repérer un lieu qui correspond bien à ces indications. A la cote 60 se trouve un signal géodésique, à peu près équidistant du Sebou et du chenal de Moulay Bou Selham, et l'endroit est appelé Bou Rmad. Ce nom significatif indique la présence de cendres. L'examen des lieux permettrait, peut-être, d'avoir une idée de l'activité qui s'est exercée en cet endroit au XVI^{ème} siècle et avant.

Pacheco Pereira décrit ensuite pour les navigateurs avec la même précision l'estuaire du Sebou:

“Cette rivière de Mamora a du côté du sud une falaise sombre et très haute et, dans l'embouchure de la rivière du côté de l'est, il y a un bois le long d'une autre falaise. De nos jours cette rivière a deux entrées; l'une d'elles se trouve nord-est-sud-ouest, le long d'un banc de sable qu'on laisse à main droite, à trois ou quatre jets de pierre, lorsqu'on entre dans l'embouchure; l'autre entrée se trouve est-ouest, le long d'une falaise sombre. Le chenal a une profondeur de quatre brasses et demie par pleine mer... A une lieue de l'embouchure de cette rivière, se trouve une île où l'on peut prendre du bois en abondance...”²⁴

Le géographe est bien informé des variations assez fréquentes de la configuration de l'embouchure, dont nous savons qu'elles s'expliquent par l'alluvionnement et les crues fréquentes et violentes du fleuve. C'est pourquoi il décrit avec un soin particulier les deux chenaux utilisables par les navires, en donne la profondeur à la haute mer, qui est le moment favorable pour y pénétrer, quatre brasses et demie, soit environ sept mètres, ce qui autorise l'entrée de navires d'un tonnage important, comme le dit Jean-Léon:

“Quand le Subu se jette dans la mer il forme un très large et très profond estuaire où les gros navires peuvent entrer.”²⁵

Il est évidemment impossible aujourd'hui de retrouver l'état des lieux au XVI^{ème} siècle, par suite des modifications apportées par les travaux modernes de construction de jetées et de dragage du chenal. L'île dont parle l'*Esmeraldo* a

23. Ricard, “La côte atlantique,” 237.

24. Ibid., 238.

25. Léon l'Africain, *Description*, 545.

disparu, mais son existence au début du XVI^{ème} siècle est confirmée par un document daté du 27 septembre 1514 dans lequel le roi de Portugal, Dom Manuel, charge d'une mission de reconnaissance Estevão Rodrigues Berrio et João Rodrigues afin de préparer l'expédition qui devait installer une forteresse à l'embouchure du Sebou. Dans les instructions qu'il leur donne, il leur demande d'examiner attentivement l'île de Santa Maria. Il veut savoir ses dimensions, sa configuration, si elle est boisée et si on y trouve des arbres susceptibles de fournir du bois d'œuvre (*madeira*) ou seulement un maquis (*mato*), si l'on peut s'y retrancher et comment, jusqu'à quel niveau montent les marées et si elle est entièrement submergée lors des pleines mers, enfin à quelle distance elle se trouve de la barre et du coude du fleuve. Ce document permet de préciser Pereira sur un point: celui qui pénétrait dans le Sebou après avoir franchi la barre— dont curieusement il n'est pas question dans l'*Esmeraldo* — naviguait environ une lieue, soit plus de cinq kilomètres, en ligne à peu près droite avant de rencontrer l'île. Celle-ci était bien connue des marins portugais puisqu'ils lui avaient donné un nom. Au delà, le fleuve faisait un coude.²⁶ Il paraît probable qu'elle se trouvait, en partie au moins, dans le dernier méandre que décrit le Sebou actuellement, sur sa rive droite où se trouvent enserrés des terrains bas situés à l'est de la colline appelée Koudiat Hamri, sur laquelle se trouvent deux marabouts, à proximité de la ville actuelle de Kénitra, telle qu'elle figure sur la carte Rabat au 1000 100/^{ème}. Le pont actuel, qui paraît avoir succédé à un plus ancien (qui aurait donné son nom à la ville) pourrait avoir été placé en cet endroit pour profiter de l'existence de l'île qui facilitait la traversée du fleuve.²⁷ L'examen de photographies aériennes permettrait probablement de repérer, mieux que sur une carte, l'endroit où elle pouvait se trouver.

On peut aussi se servir de documents qui datent de l'occupation espagnole au XVII^{ème} siècle. Des ingénieurs militaires ont alors levé des plans des lieux, fait des dessins, des croquis que l'on peut espérer retrouver dans les archives. Sur plusieurs de ceux qui ont été publiés par J. B. Vilar, on ne voit que la partie de l'embouchure du *rio de la Mámora* où devait être construite la forteresse, dont les restes sont encore visibles; l'île en question est absente. Elle l'est aussi d'un croquis assez vague illustrant le débarquement du 3 août 1614,²⁸ Mais est bien visible sur deux autres documents: une reproduction en couleur, dépourvue malheureusement de toute notice, de la côte du "Royaume de Salé" et une feuille d'un atlas de 1728, assez schématique toutefois. Bien qu'il soit difficile d'en utiliser les échelles, on peut estimer qu'elle est figurée à une dizaine de kilomètres de l'Océan sur la première carte, un peu moins sur le croquis, moins précis.²⁹

26. *S.I.H.M., Portugal, t. I*, doc. CXXIV, 639-40. Il est regrettable de ne pas avoir le rapport de ces deux hommes, dont le premier est d'une famille bien connue de pilotes.

27. L'édition que j'ai pu consulter date de 1957, depuis cette date l'agglomération s'est étendue.

28. Juan Bautista Vilar, *Mapas, planos y fortificaciones hispanicos de Marruecos (s. XVI-XX)/Cartes, plans et fortifications hispaniques du Maroc (XVI-XX^es.)* (Madrid: Agencia Española de Cooperación Internacional. Instituto de Cooperación con el Mundo Árabe, 1992), nos 584 à 590, 599 et 600, 441-54.

29. *Ibid.*, 247 et n°601, 455.

Les auteurs ne s'accordent pas sur la navigabilité du Sebou. Valentim Fernandes, qui la nie, dit:

“Mamora est une rivière d'eau douce. Elle vient de la grande ville de Fès. Elle n'est pas navigable.”³⁰

De ces trois affirmations, seule la première est exacte. Pour la seconde, l'erreur excusable se retrouve ailleurs: si le Sebou ne naît pas à Fès, ni ne passe par cette ville, son cours n'en est pas éloigné. Sur le troisième point, il est étrange que Fernandes n'en sache pas autant que Pline l'Ancien qui qualifiait le Sebou de *magnificus et navigabilis*.³¹ Mais peut-être commet-il une confusion avec le Loukkos dont il dit:

“Les caravelles et les nefes (navios) peuvent entrer dans la rivière et la remonter jusque six lieues en amont.”³²

Duarte Pacheco Pereira est mieux informé, puisqu'il sait que:

“Les petits bateaux de trente tonneaux peuvent remonter la rivière jusqu'à six ou sept lieues (environ 33 à 39 km) de l'embouchure. Les grands s'arrêteront plus bas, près de celle-ci. (...) En hiver les petits bateaux peuvent remonter cette rivière jusqu'à la cité de Fès.”³³

Il faut évidemment corriger par à proximité de Fès. Les grands navires s'arrêtaient sans doute près de cette grande île dont il parle aussitôt après. C'est à ce niveau qu'avait été construite, sous les Almohades, une ville, comme nous le verrons plus loin. Les instructions de Dom Manuel en 1514 confirment que les embarcations de la taille des caravelles, comme celles que les Portugais utilisaient dans les explorations de la côte africaine et qui jaugeaient autour de vingt-cinq tonneaux, pouvaient remonter le Sebou assez loin. Les deux pilotes devraient soigneusement reconnaître les deux rives jusqu'*Alcacer Farão*, point qu'ils ne devraient en aucun cas dépasser. Ce toponyme, *al-Qšar Fira 'ūn*, ne désigne pas ici Volubilis, que Jean-Léon appelle Palais de Pharaon. Plusieurs sites antiques du Maroc sont liés dans la mémoire populaire au Pharaon mythique.³⁴ Le seul qui soit situé sur le Sebou est Banasa, non loin de Souk el-Tleta. L'occupation en est indiscutablement préromaine, comme il résulte de sondages profonds qui y ont été faits.³⁵ Il paraît à peu près sûr que des navires antiques, peut-être puniques et en tous cas romains, parvenaient jusqu'à cette ville en remontant le fleuve. Du reste n'a-t-on pas vu au début de ce siècle des vapeurs de faible tonnage atteindre Mechra' bel qširī situé en amont? Dans cette

30. De Cénival, Monod, *Description de la côte*, 27.

31. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*. Livre V, 1-46, 1^{ère} partie (L'Afrique du Nord). Texte établi, traduit et commenté par Jehan Desanges (Paris: Les belles lettres, 1980), V, 5.

32. De Cénival, Monod, *Description de la côte*, 25. En effet si le Loukkos est navigable pour les navires de haute mer jusqu'à son confluent avec l'oued al-Makhazin, comme l'a montré la tentative portugaise d'installer en ce lieu la forteresse de la Graciosa en 1489, la distance de ce point à la mer est inférieure à 20 km, soit moins de 4 lieues.

33. Ricard, “La côte atlantique,” 238.

34. Ainsi, c'est parce que l'on parlait localement d'un *Dār Fira 'ūn* dans l'île de Mogador que l'attention de M. Koeberlé a été attirée sur des vestiges antiques.

35. Par Armand Luquet en 1952. Voir Armand Luquet, “La céramique préromaine de Banasa,” *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, V (1964): 112-44.

région facilement inondée, il n'était certainement pas facile de circuler et d'effectuer des transports par voie de terre en toute saison, alors que le Sebou permettait de rester en relation avec le monde extérieur, surtout méditerranéen, pendant l'hiver en particulier.

Banasa se trouve, en suivant le cours sinueux du fleuve, à cent quinze ou cent vingt kilomètres de l'Océan, soit une distance beaucoup plus grande que celle atteinte, au dire de Duarte Pacheco, par des navires de trente tonneaux. C'est que les embarcations antiques avaient probablement un tonnage inférieur et un faible tirant d'eau. A l'époque que nous envisageons, on peut estimer qu'en toute saison des caravelles pouvaient accéder, aidées par la marée, jusque dans un secteur compris entre Morhane et Allal Tazi et qu'en hiver de petites embarcations pouvaient parvenir jusqu'à proximité de Fès. Le Sebou était donc en mesure de jouer un rôle économique important, comme étant la seule voie fluviale donnant accès à l'intérieur du pays, à sa ville la plus peuplée et la plus riche. Tel est bien l'avis de Jean-Léon, mais force lui est de constater qu'il ne le jouait pas. Nous essaierons plus loin de comprendre pourquoi.

Duarte Pacheco ne se préoccupe guère du pays en arrière du littoral. Il se contente de dire:

“Le pays à l'intérieur est une campagne plate où l'on élève beaucoup de bétail et fait beaucoup de culture.”³⁶

Bernardo Rodrigues est aussi frappé par la platitude absolue du pays:

“De la rivière de Larache à celle de Mamora, il y a dix-sept lieues. Tout le pays est une terre si plane et si rase que dans toute son étendue on ne trouverait pas une pierre de la taille d'un œuf.”³⁷

Sa remarque est intéressante car, s'il ne sait pas expliquer cette “merveille,” nous pouvons dire que cette particularité est due à la nature alluvionnaire des sols qui sont des limons ou des sables. L'anonyme qui, à la fin du siècle, donne une description sommaire du Maroc dit de même que la plaine d'*Azahar* (*Azghar*) est vaste et rase (*campo raso*).

Les informations que livrent les sources permettent de se rendre compte que cette région est d'une importance vitale pour le royaume de Fès au début du XVI^{ème} siècle. Si l'on ne trouve pas de description détaillée de l'intérieur du pays ni d'informations précises sur l'économie et la société, il ressort des brèves notations rencontrées chez les auteurs déjà cités que le pays est riche et l'agriculture productive. On y élève beaucoup de bétail et on y fait beaucoup de cultures selon l'*Esmeraldo*. Moins sèchement l'anonyme dit:

36. Ricard, “La côte atlantique,” 238.

37. Rodrigues, *Anais de Arzila*, t. I, 351.

“C’est une plaine rase peuplée de tentes et de douars (alcaïmas e aduares) avec une cavalerie nombreuse. La terre est riche en céréales (terra de muito pão), en eau et élevage de tout bétail et de chameaux.”³⁸

Valentim Fernandes, de son côté, dit après avoir parlé de Mamora:

“Ici les Arabes parcourent la campagne d’un lieu à l’autre avec leur bétail.”³⁹

Il semble donc qu’y vive une population assez nombreuse d’origine arabe qui aurait gardé ses coutumes puisqu’elle vit sous la tente, mène une existence de pasteurs nomades, attachés en particulier à leurs chevaux et à leurs chameaux, animaux qui paraissent assez incongrus dans cette terre gorgée d’eau. Cette population arabe imprime indiscutablement sa marque à l’*Azghar*, mais y est-elle la seule? Si elle vit d’un élevage extensif comment expliquer l’importance de la production céréalière? Certes, comme le dit Jean-Léon:

“Cette province est une plaine dont le sol est excellent (...) c’est cette province qui ravitaille les monts de Gumera (Ghumara) et la ville de Fez en vivres, en bétail et en chevaux (...) Tous ses habitants sont des Arabes el Chalut (Khluts) originaires des Muntafic.”⁴⁰

Se sont-ils mis à labourer ou n’y aurait-il pas à côté d’eux une population d’agriculteurs sédentaires, villageois? L’information que donne le même auteur sur El Giumha (*al-Jam’a?*), petite agglomération située sur le chemin de Fès à Larache, au bord d’une petite rivière, est fort intéressante, mais ne permet pas de trancher:

“El Giumha est une petite ville bâtie de notre temps par les Africains sur une petite rivière, dans une plaine, à l’extrémité de cette région ou province (...) Elle est à environ trente milles de Fez. Cette ville a été très habitée et policée, mais la guerre de Sahid, dont nous avons tant parlé, l’a détruite. On n’y trouve aujourd’hui que des silos dans lesquels les Arabes du voisinage emmagasinent leurs grains et près desquels ils laissent quelques tentes pour les garder.”⁴¹

En somme, cette agglomération, avant d’être détruite, a été bâtie par une population non arabe. Jean-Léon appelle Africains ceux que d’autres diraient Berbères. Déchue, elle a pour fonction principale le stockage des grains des Arabes, ce qu’on retrouve ailleurs assez fréquemment.⁴² Rien ne permet de dire que ce soit

38. Henri de Castries, *Une description du Maroc sous le règne de Moulay Ahmed el-Mansour (1596)* (Paris: Ernest Leroux, 1909), 47 (texte) et 115 (traduction).

39. De Cénival, Monod, *Description de la côte*, 27.

40. Léon l’Africain, *Description*, 250.

41. *Ibid.*, 251. Les Muntafik sont classés par l’auteur parmi les Atbaj.

42. Sur l’importance des réserves de grains dans la vie sociale et politique: Claude Lefebure, “Réserves céréalières et société: l’ensilage chez les Marocains,” in *Les techniques de conservation des grains à long terme, leur rôle dans la dynamique des systèmes de cultures et des sociétés, III*, éd. Marceau Gast, François Sigaut, Corine Beutler (Paris: Éditions du CNRS, 1985), I, 211-35; Bernard Rosenberger, “Réserves de grains et pouvoir dans le Maroc précolonial,” in *Les techniques de conservation des grains à long terme, leur rôle dans la dynamique des systèmes de cultures et des sociétés, III* éd. Marceau Gast, François Sigaut, Corine Beutler (Paris: Éditions du CNRS, 1985), I, 237-68.

eux qui ont semé et récolté ces grains qu'ils mettent en réserve en prévision de mauvaise récolte, ou si ce sont des tenanciers issus d'une population établie dans cette région de longue date. Cette dernière hypothèse, toutefois, n'est pas gratuite. En effet le sort d'el Giumha n'est pas particulier: toute la région a été dépeuplée lors d'une guerre qui l'a ravagée:

“C'est une plaine dont le sol est excellent. Aussi a-t-elle été habitée par une population considérable et y existe-t-il des villes et des châteaux. Mais ces localités ont toutes été détruites à la suite d'une guerre dans les temps anciens et le sont restées. On n'en voit plus de traces aujourd'hui, à l'exception de quelques rares petites villes qui sont encore debout et habitées.”⁴³

“Une petite ville bâtie par l'un des rois almohades à l'embouchure du Subu, mais à un mille et demi (deux kilomètres et demi environ) du point où ce fleuve se jette dans la mer (...) fondée pour défendre l'estuaire afin que les vaisseaux ennemis ne puissent y pénétrer (...). Voilà cent vingt ans que la ville a été détruite lors de la guerre que Sahid fit au roi de Fez.”⁴⁴

Cette guerre à laquelle Jean-Léon fait référence chaque fois qu'il signale des ruines dans le nord du Maroc s'est déroulée dans les premières années du XV^{ème} siècle.⁴⁵ Il s'agissait de la tentative d'un prétendant, Sa'ïd soutenu par Grenade, de s'emparer du sultanat. L'aventure a une importance particulière du fait de l'appui apporté au prince par des populations de la région et par l'acharnement inouï, assez inexplicable, de la guerre. Il a fallu de très gros efforts au sultan mérinide Abû 'Uthmān Sa'ïd III pour venir à bout de ses adversaires. Les destructions, quels qu'en ont été les responsables, ont porté une grave atteinte à la vie urbaine et sédentaire qui existait antérieurement dans la région. Il y a évidemment un lien entre ces événements et la présence des Arabes nomades et pasteurs. Leur installation devrait logiquement être postérieure au recul des cultures, à la disparition de nombreux villages et petites villes. Sont-ils venus de leur propre mouvement, ou bien ont-ils été appelés par le détenteur du pouvoir pour repeupler le pays ou, qui sait, surveiller des foyers mal éteints de rébellion? Il est de même impossible de dire s'ils ont joué un rôle dans le recul de la sédentarité et la ruine des villes: on ne peut les en rendre responsables a priori.

Il paraît toutefois peu vraisemblable que les populations antérieures qui occupaient le pays aient complètement disparu. On en trouve trace chez Jean-Léon lorsqu'il parle d'Africains, en dépit de son affirmation précédente du caractère arabe de tous les habitants de l'*Azghar*. Une source portugaise affirme par ailleurs

43. Léon l'Africain, *Description*, 251.

44. Ibid., 172-73. Des ruines existaient encore en 1515. C'est sans doute ce qui est appelé *Mamora a Velha* dans les instructions du roi Dom Manuel (*S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXXI, 640). Elles semblent se trouver en amont de l'île, ou à proximité de celle-ci, en tous cas dans l'estuaire, puisque les envoyés doivent dire à quelle distance elles se trouvent de la bouche du fleuve. Ils doivent aussi examiner s'il y a de la pierre et en quelle quantité, évidemment afin de construire une fortification pour laquelle on compte utiliser les matériaux des habitations détruites, ce qui a pu, du reste, être fait.

45. Ibid., 171, 72, 73, 75, 78, 79, 241.

la présence de Berbères à côté des Arabes, qui semblent bien être socialement dominants:

“Ces Arabes sont soumis au roi de Fez et lui versent un tribut élevé. Mais ils sont riches et très bien équipés. Ils constituent certainement la fleur de l'armée du roi qui ne les emploie que dans des expéditions sérieuses et très importantes.”⁴⁶

Ils apparaissent en somme comme une aristocratie guerrière et, si on ne peut écartier tout à fait l'idée que certains cultivent la terre de leurs mains, la chose paraît peu compatible avec la mentalité et surtout la fonction et le pouvoir de beaucoup d'entre eux.

Organisation défensive wattâsside

Les documents portugais confirment le rôle militaire des Khluts. Et il faut, en particulier, porter attention à ce que Valentim Fernandes rapporte sur l'organisation militaire de la région, immédiatement après ses considérations sur l'Algarve et les raisons qu'a le roi de Portugal de s'intituler aussi roi d'Algarve d'além mar: ce n'est pas par hasard. Ce passage ne semble pas avoir, jusqu'à présent, retenu suffisamment l'attention:

“Le roi de Fès a dans tous ses villages qui se trouvent près de la côte et dans le voisinage des Chrétiens, sous les ordres d'un sien alcayde ou capitaine, des troupes de garnison, ou gens d'armes, que les Maures appellent machazanie (*mokhaznis*) parce qu'un machazen (*makhzen*) est une maison où se recueille et se paie tout le revenu du roi, sur lequel revenu sont payés les hommes d'armes de chaque village; à savoir un village cinquante hommes, un autre cent, un autre deux cents, etc. Et pour cela chaque village a sa maison *makhzen*. Le Roi ne perçoit pas autre chose desdits villages: de même les hommes d'armes ne touchent pas grand chose parce que chaque jour on leur donne à manger. Les chevaux appartiennent au Roi. Le Roi peut avoir dans ses garnisons jusqu'à quatre mille cavaliers, plus quatre mille autres qu'il a continuellement avec lui, ce qui fait huit mille cavaliers que le Roi de Fès entretient chaque jour. Tous les chevaux appartiennent au Roi. Et lorsqu'il veut réunir une armée, en cas de nécessité, avec les Arabes et les Berbères, il réunira plus de quarante mille cavaliers, car entre Arzila et Fès, ce qui fait trente-cinq lieues de distance, il y a assez d'habitants pour qu'on puisse réunir, entre *mokhaznis* et Arabes et Berbères, vingt mille cavaliers.”

Et cet auteur précise quelques lignes plus bas, pour ses lecteurs peu au fait des réalités du Maroc, après avoir parlé de la vie en grande partie nomade du Roi de Fès:

“*Mokhazni* pour les gens d'Afrique signifie homme de cour (cortesão). Les Berbères (Berber ou Barbaros) sont les Maures (c'est à dire les Musulmans)

46. Ibid., 250.

laboureurs qui vivent dans des villages (aldeas). Les Arabes font de l'élevage et labourent, mais ils parcourent la campagne avec leurs troupeaux et vivent sous des tentes.⁴⁷

On voit que la distinction entre Arabes et Berbères repose sur une différence de genre de vie plus que sur des critères ethniques ou linguistiques. Elle va rester en vigueur pour beaucoup d'auteurs européens jusqu'au vingtième siècle. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est la présence nettement affirmée d'une population sédentaire, berbère, à côté des pasteurs arabes qui pratiquent aussi quelques cultures.

La défense de la frontière, face à la menace portugaise pouvant venir d'Asila ou de la mer, est confiée à une milice localement entretenue. Valentim Fernandes écrit peu après la rupture des trêves⁴⁸ qui s'est produite en 1500 ou 1501. Comme en Espagne du XI^{ème} au XV^{ème} siècle, de part et d'autre de la frontière, la cavalerie a un rôle essentiel. Pour qu'elle soit efficace, disponible à tout moment, elle doit être composée, au moins dans les positions de la première ligne de défense, de gens voués uniquement à la guerre, de professionnels, ce qui implique un système de financement public et généralement un statut privilégié. Il faut aussi pouvoir mobiliser rapidement, derrière ces avant-postes, des réserves; elles sont fournies par des milices locales. Les gens qui les composent, en échange de leurs sujétions, jouissent de quelques avantages. Par ailleurs, le souverain dispose en permanence autour de lui d'une force suffisante pour intervenir à tout moment: elle est composée de militaires professionnels soldés. Les cavaliers des petites garnisons frontalières sont entretenus par un impôt payé d'évidence en nature puisque le produit est entreposé dans un bâtiment appelé *makhzen*, mot qui a donné le français magasin et par lequel on peut le traduire exactement ici, au sens de grenier, de cellier. Le nom des combattants, *mukhâznî-s*, en dérive.

La toponymie a gardé le souvenir de cette organisation frontalière dans le nom de l'affluent de rive droite du Loukkos qui, à l'époque, protégeait au nord Qsar al-Kabîr contre les incursions des Portugais d'Asila. La *ribeira da Ponte*, dont parle souvent Rodrigues, est aujourd'hui encore appelée l'oued al-Makhâzin, la rivière des magasins. Il est intéressant de noter que l'auteur anonyme, à la fin du XVI^{ème} siècle, l'appelle *rio de los Cavaleiros*,⁴⁹ ce qui, pour n'être pas un équivalent exact, exprime bien la présence le long de cet obstacle naturel d'une organisation défensive, dans laquelle le rôle de la cavalerie est prépondérant. Si les Marocains ont retenu ce qui les touchait le plus, l'aspect fiscal, les Portugais ont été attentifs à ce qui leur importait, les combattants à cheval.

47. De Cénival, Monod, *Description de la côte*, 31-2. Ce que dit Jean-Léon l'Africain (*Description*, 236, 38-39) de l'organisation militaire et fiscale du royaume de Fès serait à comparer avec ce passage de Valentim Fernandes.

48. Du point de vue musulman, il ne peut pas y avoir de paix avec l'ennemi chrétien, mais seulement des trêves, de dix ou vingt ans au maximum. Le traité signé en 1471 a été renouvelé en 1490 pour dix ans, après la tentative portugaise de la Graciosa.

49. De Castries, *Une description*, 55 (texte) et 123 (traduction).

Notons que *cavaleiro* a une certaine ambiguïté, puisque ce mot correspond au français cavalier et chevalier. A cette époque les Portugais combattant à cheval n'étaient plus tous nobles, mais la cavalerie restait parée de son prestige ancien. C'est pourquoi, semble-t-il, Valentim Fernandes affirme que *mukhâznî* signifie noble, car au moment où il écrit on saurait difficilement être admis à la cour du roi sans être noble. On sait bien sûr qu'il n'existe pas de noblesse au sens européen dans les pays d'islam et Fernandes assimile abusivement le statut de la cavalerie marocaine à celui de la portugaise, au moins dans son principe. Il n'en est pas moins vrai que le combattant à cheval est, au Maroc comme ailleurs, plus apprécié et plus honoré: dans les deux camps il a droit à une part de butin double de celle du fantassin.

Ces combattants à cheval sur la frontière sont, selon Fernandes, au nombre de quatre mille. Il parle aussi de ceux, arabes et berbères, qu'on peut réunir d'Asila à Fès, et qu'il estime à seize mille. Il place les *makhzen*-s dans des villages de la zone qui fait face à Asila et sur la côte. Or la chronique de Rodrigues atteste que la population marocaine proche d'Asila vit dans des villages, qui sont des objectifs fréquents des razzias portugaises. Celles-ci visent le plus souvent des agglomérations à l'est de la place, dans des collines comme les Beni Gorfat, et parfois les environs de Qşar al-Kabîr qui peuvent être considérés comme faisant partie de l'*Azghâr*, si l'on se fie à la *Description* de Jean-Léon l'Africain. Or c'est dans cette direction que les *cavalgadas* rencontrent l'obstacle de l'oued al-Makhâzin, qu'il appelle *ribeira da Ponte* en raison du pont qui permet de la franchir et qui est solidement défendu.⁵⁰

Dans ce secteur, la vie sédentaire est bien représentée puisqu'on y trouve des villages et deux villes: Qşar al-Kabîr et Larache. Sans doute n'a-t-elle pas complètement disparu ailleurs. Estevão Rodrigues Berrio et João Rodrigues sont chargés, entre autres tâches, de reconnaître les *lugares* situés sur les deux rives du Sebou.⁵¹ Ce terme ambigu lui aussi, peut avoir le sens de village ou celui plus général d'endroit: le passage visé ne permet pas de trancher. Par ailleurs il serait assez aventuré de vouloir tirer de l'indication que donne Valentim Fernandes sur les vingt mille cavaliers que le sultan de Fès peut lever dans l'*Azghâr*, une évaluation de la population de la région qu'on puisse prendre très au sérieux. La multiplication du nombre des combattants par un coefficient cinq, généralement admis comme plausible, donnerait cent mille habitants, chiffre qu'on n'a aucun moyen de contrôler. Selon cet auteur, qui s'écarte sensiblement sur ce point de Jean-Léon l'Africain, les Arabes n'ont pas l'exclusivité du service armé, pas plus qu'ils ne composent la totalité de la population. Mais on peut estimer qu'ils sont le groupe dominant et que leur genre de vie s'accommode bien de l'exercice des armes. On sait que, depuis longtemps, les souverains du Maroc ont recruté parmi les tribus arabes et il semble que parfois ils leur aient concédé en *iqta'* une région, c'est à dire qu'en échange du service militaire ils leur ont abandonné les revenus de l'impôt sur celle-ci. Ce ne

50. Rodrigues, *Anais de Arzila*, t. I, 96, 233, 80.

51. *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXXIV, 640: "E em todos os lugares desda boca do ryo ate o dito Alcacer farão veede bem a disposisam da terra d'ambas as bandas."

semble pas être le cas ici puisque les Khluts, selon Jean-Léon, versent au roi un tribut élevé. Mais l'entretien des garnisons de *mukhâznî*-s repose sur un système voisin, puisqu'on leur affecte le produit de l'impôt local. Les deux auteurs s'accordent pour considérer l'*Azghār* comme un réservoir de soldats dans lequel le sultan de Fès puise largement en cas de besoin, lorsque ses troupes permanentes ne suffisent pas. Il n'a pas seulement le nombre mais la qualité dans ce recrutement. Bien que Fernandes ne dise pas qui, Arabes ou Berbères, fournit les quatre mille cavaliers des *mukhâznî*-s, on est tenté de penser qu'ils sont arabes pour la plupart. Si leur entretien est supporté par la population des villages frontaliers, rien ne dit que les militaires soient pris parmi elle et il est assez vraisemblable que les "laboureurs," gens assez paisibles en général, travaillent pour entretenir des hommes dont les traditions, les valeurs, sont guerrières et majoritairement issus des tribus arabes installées dans la région.

Il est bon de signaler, pour en finir sur ce point, l'organisation militaire que les Sa'diens ont mise sur pied dans le Sous vers 1510- 1520 pour lutter contre les Portugais de Santa Cruz do Cabo de Gué: une force permanente de cinq cents cavaliers soldés dont le principe est assez voisin de celui décrit par Fernandes.⁵² Quant aux Portugais, ils ont accordé à leur allié Yahyā ū Ta'fūft, devenu caïd des Doukkala, une troupe de cent *mukhâznî*-s, après avoir pris ombrage du fait qu'il en avait recruté autant ou plus en 1514,⁵³ Ceci veut dire que nous sommes en face d'un système de recrutement et d'entretien d'une troupe à cheval qui paraît assez général.

Il faut examiner les raisons pour lesquelles cette région se trouve ainsi placée sur un pied de guerre par le Wattâsside régnant à Fès. Tous les auteurs cités s'accordent, nous l'avons vu, sur sa richesse. Il s'agit donc d'en préserver les ressources puisque "cette province ravitaille la ville de Fès." Les Portugais peuvent être tentés de s'emparer de cette "terre riche en pain," eux qui, le plus souvent, n'en récoltent pas en suffisance. Le Maroc, "océan de céréales," suivant l'expression de V. Magalhães Godinho,⁵⁴ exerce sur eux un puissant attrait: mais comment s'en rendre maîtres? Les expéditions de pillage, on le constate, rapportent du bétail, des captifs et tout à fait exceptionnellement du blé. Il ne paraît guère vraisemblable que le roi Dom Manuel lancé dans l'aventure de l'Inde, ait jugé possible la conquête militaire du Maroc, même si des individus l'ont rêvée⁵⁵ et si lui-même, à certains moments, l'a

52. Diego de Torres, *Relación del origen y sucesos de los xarifes y del estado de los reinos de Marruecos, Fez y Tarudante*. Edición, estudio, índices y notas de Mercedes García-Arenal (Madrid: Siglo Veintiuno, 1980), 64-5: "con los diezmos que les davan pagavan quinientos cavallos ordinarios."

53. *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXXIII, 632 et doc CXXX, 662. Voir mon étude: "Yahya u Ta'fuf (1506-1518), des ambitions déçues," *Hespéris-Tamuda*, XXXI (1993): 21-59, partic. 41.

54. Vitorino Magalhães Godinho, *Os descobrimentos e a economia mundial*, t. III (Lisbonne: Presença, 1982), 252: *Os oceanos de cereais*, reprise d'un article publié en français dans *Anuario de Historia economica e social*, t. I (1963): 227-59 intitulé: "Les guerres du blé au Maroc. Mainmise portugaise et ascension chérifienne."

55. Marcel Bataillon, "Le rêve de conquête de Fès et le sentiment impérial portugais au XVI^e siècle," in *Mélanges d'études luso-marocaines dédiées à la mémoire de David Lopes et Pierre de Cénival* (Lisbonne-Paris: Livraria Portugália Editora-Les Belles Lettres, 1945), 31-9. Plus récent: Luis Filipe Thomaz, "L'idée impériale manueline,"

souhaitée. Il a, me semble-t-il, une autre politique déjà esquissée sous Dom João II (1481-96).

Celui-ci, mis à part un bref épisode belliqueux en 1488-89, a vécu en paix avec le Wattâsside, grâce au traité de 1471, entretenant des relations et faisant des affaires avec le Maroc et en particulier avec des autorités locales qui, au sud de Salé, échappaient au pouvoir de Fès. C'est pourquoi il faut d'autant plus prêter attention à la courte période de belligérance de ce règne qu'elle concerne la région que nous envisageons ici. En 1489, les Portugais ont tenté de construire une forteresse, *la Graciosa*, sur une île du Loukkos. Mais la réaction militaire de Muḥammad Shaykh al-Waṭṭāssī a été très vive et ils ont dû y renoncer et évacuer les lieux.⁵⁶ C'est peut-être cet épisode, du reste, qui a donné à connaître les ressources militaires du sultan de Fès. On est très vite revenu à la paix, aux conditions du traité de 1471 réaffirmé. Dom João II avait-il voulu prendre possession d'un territoire que lui attribuait ce traité et que, pour des raisons diverses, jusqu'alors il n'avait pu le faire? Il n'est pas impossible aussi qu'il ait dû agir militairement pour justifier le maintien de la bulle de croisade accordée par le pape, qui représentait un secours financier considérable pour la monarchie. Mais on peut penser que ses intentions allaient au delà. L'attention est en effet attirée par ce qui s'est passé un peu avant, plus au sud, et qui malheureusement n'est pas bien connu à travers nos sources ni, par conséquent, très clair. Il s'agit d'une série d'interventions dans l'actuelle Chaouïa, où apparemment des tribus étaient en effervescence et où semblait vouloir se constituer un pouvoir opposé au sultan de Fès, ou au moins distinct de celui-ci, et que le Portugal entendait soutenir.⁵⁷ Le lien entre les deux théâtres d'opération est probable. Il faut se souvenir en effet que les Portugais avaient échoué en 1468 ou 1469 à prendre Anfa,⁵⁸ or cette ville ruinée et abandonnée reste un objectif en 1515: Dom Manuel veut y construire une forteresse dès que celle de Mamora sera terminée.⁵⁹

Ces positions le long de la côte devaient servir de têtes de pont militaires et de plates-formes pour une action politique en direction de l'intérieur, en même temps que de bases commerciales dans des régions riches, particulièrement en céréales. La stratégie portugaise paraît avoir été d'encercler le royaume de Fès, de l'asphyxier, pour l'amener à se soumettre, afin de le placer dans une situation analogue à celle du royaume de Grenade aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles vis à vis de la Castille: elle procurait à celle-ci maints avantages, dont les *parias*, tributs versés en signe de

in *La découverte, le Portugal et l'Europe, Actes du colloque, Paris les 26, 27 et 28 mai 1988* (Paris: Fondation Calouste Gulbenkian, Centre culturel portugais, 1990), 35-103.

56. Léon l'Africain, *Description*, 258-59; Rui de Pina, *Crónica del Rey Dom Joham II*, éd. Martim de Carvalho (Coimbra: 1950), 98-103; Anselmo Braamcamp Freire, *Expedições e armadas nos anos de 1488 e 1489* (Lisbonne: Livraria Ferin, Torres & c.ta, 1915).

57. De Pina, *Crónica*, 76-7; Robert Ricard, *Etudes sur l'histoire des Portugais au Maroc* (Coimbra: Acta Universitatis Conimbrigensis, 1955), 91-3.

58. Léon l'Africain, *Description*, 160-61; Rui de Pina, *Crónica del Rei D. Afonso V*, éd. G. Pereira, t. III (Lisbonne: Bibliotheca de Classicos, 1902), chap. 160, 53 et sq.

59. *S.I.H.M., Portugal*, t. I, doc. CXXXIX, 705-6, doc. CXLII, 719-20.

soumission et garantie de paix. Il paraît évident que les Wattâssides ont perçu le danger, ce qui explique la vigueur de leur opposition aux tentatives de Graciosa en 1489 et de la Mamora en 1515, ainsi que l'organisation d'un solide système défensif dans l'*Azghar*, face à la côte et Asila.

A travers Valentim Fernandes le réseau apparaît comme uniquement rural. Il faut tenir compte en réalité de deux places fortes urbaines: Qșar al-Kabîr et Larache. La première joue un rôle très important comme centre nerveux et proche appui des postes avancés. Le port de Larache réoccupé et fortifié dès 1502 ou 1503 surveille de près Asila et tente de porter atteinte à la suprématie maritime portugaise jusqu'alors à peu près complète.⁶⁰ Toutefois, mises à part ces deux cités situées à l'extrémité nord-ouest de la région, ce qui est aujourd'hui le Gharb n'a pas de ville, ou plus exactement n'en a plus. Qșar al-Kabîr, trop excentrique, trop peu importante et menacée, ne peut être une capitale régionale, tout le pays obéit à Fès, le plus souvent directement. Et comme il n'y a, pour ainsi dire, pas de relais entre cette grande ville et le plat pays, la défense doit être organisée à la frontière occidentale, comme on l'a vu, par un solide réseau de postes militaires. Le dispositif est plus profond, mieux articulé, au nord-ouest, où la menace est la plus grave. En allant vers le sud, vers le Sebou, l'organisation est moins connue, mais paraît aussi moins solide. Comme il n'y a entre la côte et la capitale aucun centre urbain auquel puisse s'accrocher une résistance, une forteresse à l'embouchure du Sebou menace directement Fès.

Peut-être aussi semble-t-il nécessaire au pouvoir wattâsside d'encadrer cette population arabe qu'il sait par expérience versatile, susceptible de prêter l'oreille à de dangereuses sirènes. Il doit avoir présent à l'esprit le comportement des tribus arabes de Chaouïa et de Doukkala et de l'émir de Marrakech, vice-roi en principe, quasiment indépendant en fait, qui ne sont pas restés insensibles aux avances des Portugais. Charger les Khluts de la responsabilité de la défense en échange de substantiels avantages est une façon de les attacher au trône de Fès.

La navigation et la pêche

Mais nous n'en avons pas fini avec l'économie et ses liens avec le politique. Il est étonnant qu'aucune source ne fasse état d'une activité maritime ou commerciale sur cette façade, la plus proche de Fès et dont aucun obstacle de relief ne la sépare, d'autant que, malgré les difficultés des montagnes, les ports de la côte du Rif gardent une activité et des relations avec la capitale. Sans doute n'y a-t-il sur l'Océan que trois sites portuaires: Larache à l'embouchure du Loukkos, la Merja Zerga et l'embouchure du Sebou. Deux ne sont pas des meilleurs, mais le troisième est bon. Du premier, Jean-Léon dit:

“Cette ville a un port dont l'accès est très difficile pour qui veut entrer dans l'embouchure du fleuve.”⁶¹

60. À Larache attaquée par les Portugais en 1504, des navires ont été détruits: De Góis, *Les Portugais au Maroc*, 18-20.

61. Léon l'Africain, *Description*, 252.

C'est un avis généralement partagé. Cependant Pacheco Pereira se contente de décrire avec soin les amers et d'expliquer comment entrer dans le chenal.⁶² Nous avons vu les réserves qu'il exprime sur l'utilisation de la Merja Zerga. Reste l'embouchure du Sebou: d'accès un peu délicat, elle n'offre pas de réelles difficultés et c'est un abri excellent. En 1515, toute une flotte portugaise y pénètre et, un siècle plus tard, un nombre assez important de pirates ou de corsaires en font pendant quelque temps leur base.⁶³ En outre le Sebou est la seule bonne voie navigable du Maroc, elle permet d'approcher de Fès, ce qui est un avantage considérable. Ce port est connu des marins ibériques puisqu'ils ont leur propre toponymie le concernant: on peut seulement penser qu'ils se livrent plus à la pêche qu'au commerce. Le témoignage de Bernardo Rodrigues sur la présence de nombreux équipages de pêcheurs qui venaient écouter la messe les dimanches à Asila⁶⁴ confirme ce que dit Valentim Fernandes de cette côte où "les Castellans et les Portugais vont pêcher." S'il précise: "en prenant bien leurs précautions contre les Maures," c'est qu'à la date où il écrit, en 1508, la guerre a repris depuis quelques années avec le sultan de Fès. C'est ce qui pourrait expliquer que le port de Mamora soit délaissé. Mais alors comment admettre que les deux pilotes envoyés en 1514 par Dom Manuel puissent accomplir leur mission dans le Sebou sans éveiller l'attention? Ne faut-il pas chercher d'autres explications à l'absence de commerce? Elles seront évoquées plus loin.

Larache est à cette époque un port militaire avant tout. Les fortifications de la ville ont été relevées avant 1503 et une garnison, dont l'importance est diversement évaluée,⁶⁵ protège quelques fustes de corsaires qui se trouvent dans l'embouchure, comme on le voit lors de l'attaque portugaise de 1504.⁶⁶ A l'embouchure du Sebou, le Wattâsside a peut-être eu l'intention de créer une autre base pour la course, mais rien ne permet de le dire et que ç'ait été le motif de l'expédition portugaise de 1515. En guerre avec le sultan de Fès depuis 1500, les Portugais font encore un commerce qui leur est indispensable: à Safi, Azemmour et Santa Cruz (Agadir), ports dont ils s'emparent dans les premières années du siècle. Les Doukkala leur fournissent du blé, mais il est évident que le Wattâsside interdit dans le territoire qu'il contrôle la sortie de ce produit vers un pays ennemi. Par ailleurs, à Salé on trouve des commerçants italiens, dont certains sont opulents.⁶⁷ Les Génois sont bien acceptés car ils ne sont pas en guerre, ils ne viennent toutefois pas à la Mamora, autant qu'on sache. On

62. Ricard, "La côte atlantique," 236.

63. Voir dans *S.I.H.M., Portugal*, t. I, "L'expédition de la Mamora," 695-702. La flotte aurait été de 200 navires (697). Les références aux voyages antérieurs sont notées p. 695-696. Sur les pirates et corsaires Roger Coindreau, *Les corsaires de Salé*, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, XLVII (Paris: Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1948).

64. Rodrigues, *Anais de Arzila*, t.I, 227-28. Rodrigues dit avoir vu 50 embarcations et plus à l'abri du récif, devant Arzila, et il précise que les attaques de Barberousse à partir de 1517, ruinèrent cette fructueuse activité qui se faisait du rio de Larache até o rio de Mamora, sur 17 lieues. Cette pêche, ajoute-t-il, approvisionnait en poisson – (*pescada* (merlu) principalement – la plus grande partie de l'Espagne.

65. Léon l'Africain, *Description*, 252: 200 arbalétriers, 100 arquebusiers et 300 cheveu-légers; De Cénival, Monod, *Description*, 25: "une cinquantaine de cavaliers."

66. Ricard, *Les Portugais*, 18-20.

67. Léon l'Africain, *Description*, 171: "il y vient beaucoup de négociants génois qui y font d'importantes affaires." Voir plus bas "Le commerce italien."

peut le comprendre car le chemin de Salé à Fès est plus praticable que celui de l'embouchure du Sebou à Fès, surtout l'hiver, parce qu'il passe par des terres qui ne sont pas inondables et il n'est pas plus long. Surtout à Salé les marchands ont toutes les commodités d'une ville pour leur commerce et leur existence, ce qu'ils ne pourraient avoir à l'embouchure du Sebou, où il n'y a que des ruines. On peut s'étonner que l'agglomération n'ait pas été relevée: quels ont pu être les obstacles? Nous essaierons plus loin de répondre à cette question.

Sur la côte méditerranéenne du Maroc une vie maritime est attestée au XV^{ème} siècle, on trouve des pêcheurs, un commerce, des fustes corsaires. Certaines de celles-ci ont pu passer dans l'Océan jusqu'à Larache après 1500. Mais sur toute cette côte océane, même si aux siècles antérieurs on a de multiples témoignages d'un commerce avec al-Andalus,⁶⁸ il n'est pas question de pêcheurs marocains. Les difficultés certaines de cette Mer Ténébreuse ont probablement découragé des gens mal équipés pour l'affronter et qui, surtout, n'étaient pas poussés par la nécessité comme ont pu l'être les Portugais nés sur une terre pauvre qui ont dû surmonter leurs terreurs pour tirer de l'Atlantique de quoi améliorer leur existence.⁶⁹ Or l'*Azghar* n'est pas seulement riche de troupeaux et de céréales: si l'on veut du poisson, il n'est pas besoin d'affronter la barre, ni la forte houle, ni les gros temps. Les lagunes, les marais, le fleuve en sont pourvus en abondance. Les lagunes en particulier sont d'une richesse providentielle et qui n'est pas prête de s'épuiser, car les Marocains, comme le dit Bernardo Rodrigues dans un passage surprenant, savent les exploiter avec mesure, avec un souci écologique, peut-on dire, dont les Européens ne font pas preuve au même moment:

“Il y a dans ces lagunes beaucoup de poissons et très gros, en particulier beaucoup de soles; il y en a tant qu'ils (les Marocains) les apportaient à Arzila salés et nous en donnaient trois pour dix reis (meio vintem) et il y a aussi beaucoup et de très grandes anguilles; il y a des dorades (...) De ces poissons l'abondance est telle qu'à Qşar al-Kabîr il en arrive tous les jours du marché une grande provision et de nombreuses charges de nombreuses espèces, et il y en a encore beaucoup qui sont réparties dans le pays. Mais je crois que si les Chrétiens entraient dans ces lagunes, avec les moyens qu'ils utilisent, en peu de temps ils les ravageraient et les épuiseraient comme ils font dans tous les endroits où ils arrivent, consommant et détruisant tout ce qu'ils trouvent: ce qu'en de nombreuses années beaucoup de gens ne peuvent épuiser, eux, en petit nombre et en peu de temps l'épuisent, le détruisent et le consomment.”⁷⁰

Bien que le chroniqueur devenu amer après l'évacuation de sa ville en 1550

68. Bernard Rosenberger, “Note sur Kouz, un ancien port à l'embouchure de l'oued Tensift,” *Hespéris-Tamuda*, VII (1967): 23-66; Christophe Picard, “Fortifications et fonctions portuaires sur le littoral atlantique musulman,” *Archéologie islamique*, 6 (1996): 45-66.

69. Sur la tradition navale portugaise: José Mattoso, “Les ancêtres des navigateurs,” *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 17 (1986): 95-110.

70. Rodrigues, *Anais de Arzila*, t. I, 351.

tienne parfois sur ses compatriotes des propos critiques plus ou moins justifiés, la vérité de la remarque qu'il fait ici sur la manière dont ils exploitent les richesses naturelles des pays qu'ils découvrent peut être vérifiée facilement à Madère ou au Brésil. Pour ce qui nous occupe ici, il nous apprend que les habitants de la région disposaient d'une ressource alimentaire importante et qu'un commerce se faisait entre eux et la place d'Asila. On hésite un peu à croire que ç'ait été pendant les trois premières décennies du siècle, alors que l'on se battait souvent, encore que des échanges entre Portugais et Marocains sont attestés malgré l'état de guerre, qui en réalité n'était pas permanent.⁷¹ Pendant les quinze à vingt ans qui ont précédé l'évacuation de la place, les relations se sont améliorées avec le Wattâsside: devant la menace sa'dienne, il s'est rapproché des Portugais. Et comme Rodrigues peut difficilement se souvenir de la période antérieure à 1500, à moins que des anciens lui en aient parlé, c'est plutôt dans les années 1535-50 qu'il faudrait placer ce commerce.

Par ailleurs, selon Jean-Léon l'Africain: "On trouve dans le Subu une grande quantité de poissons, surtout à la saison des aloses," si bien qu'à Fès ce poisson est à vil prix.⁷² Il est vraisemblable que les aloses, qui attiraient les pêcheurs portugais en si grand nombre à l'embouchure de l'Oum er-Rbia d'octobre à la fin d'avril, devaient être l'objectif de ce João Falcão qui partait en 1488 à la Mamora pour pêcher (*para pescar*) avec trois navires: deux caravelles, dont une *pescareza*, et une nef (*nao*).⁷³ Au sud de notre région également, dans les marais de l'oued Beht, Jean-Léon émerveillé comme Rodrigues par cette richesse naturelle, dit encore: "on prend une infinité de poissons, loches, anguilles et aloses, étonnants par leurs dimensions et leur graisse." Et il ajoute que les bergers arabes qui séjournent autour des lacs "mangent beaucoup de poisson."⁷⁴

En résumé, au début du XVI^{ème} siècle, la région est vitale pour le royaume de Fès. Contre la pénétration portugaise qui le menace directement, il a levé dans sa partie occidentale un solide bouclier. C'est un grenier à blé, un parc à bétail, un réservoir de troupes. Ce n'est pourtant pas un pays qui obéit docilement. Quelques signes de difficultés avec le pouvoir central ont déjà pu se deviner dans les documents cités. Des témoignages plus évidents de tension peuvent être apportés.

Le sultan de Fès et les Arabes

En 1438, l'Infant Fernando, laissé comme otage aux mains des Marocains vainqueurs l'année précédente à Tanger, en gage de l'exécution du traité qui promettait l'évacuation de Sabta, après un séjour de quelque mois dans la ville d'Asila, est amené à Fès, où il meurt en captivité. Le frère João Alvares, son confesseur, qui l'accompagne, fait la remarque suivante:

71. B. Rodrigues en donne des exemples: *Anais, passim*.

72. Léon l'Africain, *Description*, 545.

73. Braamcamp Freire, *Expedições*, 1-2. Sur la pêche des aloses à Azemmour: Cénival, Monod, *Description*, 29 et Léon l'Africain, *Description*, 126.

74. Léon l'Africain, *Description*, 544. Jean-Léon ajoute: "de lait et de beurre, si bien que certains d'entre eux sont atteints de la maladie qu'on appelle la morphée." Cette affection de la peau, mal distinguée autrefois de la lèpre, touche les populations qui mangent beaucoup de poisson.

“On suivit, pour aller à Fès, la route des montagnes qui sont nombreuses et fort peuplées, parce que l’on n’osa pas aller par la route de plaine, de crainte des Arabes (Alarves).”⁷⁵

Apparemment, un quart de siècle après la guerre dite de Sa’îd, la région reste troublée par la rébellion de tribus arabes. Rien ne permet d’incriminer nommément les Khluts en l’occurrence; constatons simplement que certains Arabes se montrent indociles, conformément à une réputation qu’ils ont et qui ne paraît pas injustifiée.⁷⁶ Les Juifs expulsés d’Espagne débarqués dans des ports du nord du Maroc, surtout Asila, en route vers Fès en 1493, ont été attaqués, pillés et malmenés ou ont dû payer cher à des chefs locaux leur protection.⁷⁷ Le passage que Jean-Léon consacre aux Khluts laisse planer un doute sur leur attitude. Il les dit soumis au roi de Fez, mais ils sont riches et bien équipés. Autrement dit, ils ne se trouvent pas dans une situation de sujétion qui, selon le schéma d’Ibn Khaldoun, se traduirait pour eux par un appauvrissement et un avilissement. Ils sont, semble-t-il, plutôt dans la position que Mohammed Kably qualifie de co-dominants. Leur puissance doit se traduire par un pouvoir effectif sur les terres où ils sont installés ou qu’ils contrôlent: tout l’*Azghar*, selon Jean-Léon, ce qui leur permet, le cas échéant, d’exercer une pression sur la capitale, ne serait-ce que du point de vue économique, puisque son ravitaillement en dépend en grande partie. Sans aller jusqu’à un blocus, ils peuvent peser sur les prix en limitant les quantités de vivres fournies. Il est à peu près sûr qu’ils jouissent de privilèges coûteux pour le sultan, auxquels il lui est difficile de toucher: n’en avons nous pas un exemple avec le transport du grain?

Jean-Léon parlant du Sebou déplore que ce fleuve parfaitement navigable ne soit pas utilisé par un seul chaland ni une seule barque. Cette situation qu’il explique par “l’ignorance des gens” pourrait se comprendre d’autre façon:

“Si les gens de Fez utilisaient le Subu pour la navigation, cela aurait sûrement pour résultat d’abaisser de moitié le prix courant du blé. J’ai en effet constaté que le transport du blé de l’Azgar à Fez revient à une charge de frais par charge de blé transportée et que, cependant, le blé se vend à Fez un tiers de ducat avec un tel procédé de transport. Si le blé était amené par voie d’eau, il ne vaudrait alors même pas un quart de ducat la charge.”⁷⁸

Le transport par des bêtes de somme double le prix du blé. Les animaux porteurs sont souvent des chameaux: nous l’avons vu, les Arabes en ont. Il n’est pas très aventuré de penser qu’ils cherchent à conserver un fructueux monopole du transport et ne sont en rien disposés à laisser se développer une batellerie fluviale concurrente.

75. Frei João Alvares, *Crônica do Infante Santo D. Fernando*, éd. Mendes de Remedios (Coimbra: 1911), chap. XVIII, 46-7, cité dans Ricard, *Études*, 43.

76. Voir Mohamed Kably, *Société, pouvoir et religion au Maroc à la fin du Moyen Age* (Paris: Maisonneuve et Larose, 1986), 229-33 et partic. 232.

77. André Bernáldez, *Memorias del reinado de los Reyes Catolicos* (Madrid: Real Academia de la Historia, 1962), 261-62. Il est vrai que le gouverneur portugais d’Arzila, le comte de Borba, n’a pas été le moins rapace.

78. Léon l’Africain, *Description*, 545.

Comme, malgré tout, le prix du blé reste en temps ordinaire assez modéré à Fès, les gens de la ville supportent la situation et les autorités n'engagent pas d'action pouvant indisposer les Arabes qui pourraient user alors de mesures de rétorsion. Ils pourraient jouer du contrôle qu'ils exercent sur des réserves de grains comme celle d'*El Giumha*, qui ne sont certainement pas isolées dans cette région. N'oublions pas, d'autre part, leur fonction militaire et l'utilisation très large des chameaux pour les transports du matériel de l'armée en campagne.⁷⁹ Aussi pour les encourager à en élever un nombre suffisant et pouvoir en disposer, il peut sembler opportun au sultan de leur laisser tirer profit de ces animaux en leur abandonnant entièrement les transports du blé.

Ce point jette un certain jour sur la nature des relations entre le pouvoir wattâsside et les groupes sur lesquels il s'appuie. D'autres faits révélés par des documents de l'époque peuvent illustrer le caractère conflictuel des rapports entre les Khluts et le sultan de Fès. Jean-Léon termine ainsi son paragraphe sur l'*Azghar*:

“Le Roi a coutume d'y séjourner pendant tout l'hiver et au printemps, car le pays est agréable et sain et l'on y trouve une grande quantité de chevreuils (il veut dire gazelles) et de lièvres.”⁸⁰

On pourrait croire que c'est pour le plaisir de la chasse et l'agrément de la campagne que le sultan fait ces séjours hors de sa capitale et que, peut-être, il possède une résidence dans cette contrée. Mais dans un autre passage, le même auteur apporte une correction à cette vision paisible. Parlant du sultan il dit:

“Celui-ci passe presque toute l'année en campagne, autant pour la garde de son royaume que pour maintenir la paix et l'amitié entre ses sujets arabes.”⁸¹

Valentim Fernandes de son côté, après avoir décrit l'organisation militaire du Gharb, fait les remarques suivantes qui vont dans le même sens:

“Le Roi de Fès ne réside pas plus de trois ou quatre mois par an dans sa ville de Fès. Tout le reste du temps il parcourt la campagne avec tout son monde, femmes et enfants, tous habitent sous la tente, d'une part afin que les animaux et les chevaux cherchent leur nourriture et d'autre part afin de satisfaire les Arabes et de leur faire sentir sa domination (os senorear). C'est sa vie de parcourir les campagnes.”⁸²

Le sultan wattâsside vit donc le plus souvent en nomade, sous la tente, d'une existence très proche de celle de ses sujets arabes. C'est probablement un goût, un trait culturel. C'est aussi une nécessité. Certes il y a l'air pur, la chasse, les facilités pour paître chameaux et chevaux, mais il lui faut être au milieu des Arabes, pour

79. Sur l'importance des chameaux dans l'armée wattâsside: Léon l'Africain, *Description*, 236-37.

80. Léon l'Africain, *Description*, 250-51.

81. *Ibid.*, 241. Jean-Léon ajoute: “Il se distrait souvent à la chasse et au jeu d'échec,” remettant ainsi la chasse à sa juste place. *Description du campement du sultan*, 240-41

82. *Ibid.*, 33.

leur faire plaisir, en vivant comme eux, leur montrer qu'il est des leurs et, par dessus tout parce que son pouvoir n'est respecté, qu'il n'est obéi que s'il est présent, s'il se manifeste. Est-ce la crainte qu'il inspire, la justice qu'il fait régner par ses arbitrages ou les largesses dont ceux qui sont proches de lui bénéficient? Probablement un mélange de tout cela est-il nécessaire. On pourrait y voir l'indication d'une fragilité de son pouvoir et de l'équilibre de la société. Il faudrait toutefois relativiser cette impression, car le nomadisme des souverains est une caractéristique des monarchies pré-modernes.⁸³ A cette même époque, les rois de France ne sont pas encore vraiment fixés dans leur capitale et les Rois Catholiques ne cessent de se déplacer d'une ville à l'autre de leurs royaumes espagnols. On a le sentiment que si le sultan tient les Khluts, ceux-ci le tiennent d'une certaine façon. C'est en fait par l'intermédiaire de notables, puissants personnages, que les relations entre le prince et les tribus se nouent. Ils sont les interlocuteurs obligés du pouvoir et des simples gens. Par exemple en 1529, selon le capitaine portugais d'Azemmour, un cheikh des Khluts dispose de deux mille cavaliers et, par des liens de parenté et d'amitié, il peut compter sur l'appui d'une bonne partie de Fès. C'est le jeu bien connu de la *'asabiya*. Il peut disposer de toutes ces forces en faveur de son gendre qui n'est autre qu'un prince wattâsside, Aḥmad, fils de Bū Ḥassūān 'Alī. Celui-ci a été l'éphémère successeur de son frère, Muḥammad al-Burtughālī, en 1526 et a été chassé du pouvoir par une coalition dont l'agent le plus actif, l'âme, a été le caïd de Chefchaouen, le Sharīf 'Alamī, Moulay Brahīm. Bū Ḥassūn détrôné a été installé, à titre de compensation, comme vice-roi à Badis, tandis que son neveu Ahmad, fils de Muḥammad, règne sous la tutelle de Moulay Brahīm à qui il abandonne une partie des commandes. Si Ahmad, le fils de Bū Ḥassūn, recherche l'appui des Portugais en 1529, c'est peut-être avec l'assentiment de son père et assurément pour tenter de reprendre le pouvoir à Fès avec l'aide d'une partie au moins des Khluts.⁸⁴

Ces Khluts, "fleur de l'armée," ont lâché pied le 24 juillet 1536 au premier assaut des Sa'diens à Bū 'Aqba, sur l'oued el-'Abid,⁸⁵ et personne ne s'est soucié d'expliquer pourquoi. Dans les jours qui ont suivi cette bataille, ils se sont livrés au brigandage "volant et tuant tous ceux qu'ils rencontraient," selon le témoignage du marchand juif Jacob Rute, qui dit ne leur avoir échappé que par la faveur divine.⁸⁶ N'y aurait-il pas un lien entre cette débandade, leur attitude subséquente et ce qui a été dit précédemment? Devant ce comportement, le sultan les a placés sous la rude poigne du caïd Benguiga qui les mène comme ils le méritent, au dire de Bastião de Vargas qui, dans une lettre de décembre 1540, semble expliquer aussi cette dureté de traitement par leur fuite ultérieure devant le capitaine d'Asila, ce qui aurait failli faire

83. Ces déplacements sultaniens se sont poursuivis jusqu'à l'aube du XX^{ème} siècle: Daniel Nordman, "Les expéditions de Moulay Hassan. Essai statistique," *Hespéris-Tamuda*, XIX (1980-81): 123-52.

84. *S.I.H.M., Portugal*, t. II, éd. P. de Cénival, D. Lopes, R. Ricard (Paris: Paul Geuthner, 1946), doc. CXVIII, 473.

85. *Ibid.*, t. III, éd. R. Ricard (Paris: 1948), doc. XX, 50. Moulay Brahīm lui-même écrit la nouvelle au comte de Redondo, capitaine d'Arzila.

86. *Ibid.*, t. III, doc. XXI, 53.

tomber ledit caïd aux mains des Portugais.

“Comme il les opprime (littéralement: leur met le pied sur la poitrine), les mange (os come) et les dépouille (os rouba), soixante-dix cheikhs des leurs sont venus trouver le Roi pour lui dire qu'ils ne voulaient plus dépendre de Benguiga, mais du fils du Roi, seigneur de Meknès.”

Mais le sultan est resté inflexible: tant qu'il serait en vie ils relèveraient de Benguiga. Si celui-ci les offensait, il en ferait justice. Les notables comprirent, poursuit Vargas, qu'il ne leur restait plus qu'à aller implorer la miséricorde du caïd et lui demander pardon d'être allés se plaindre au sultan. Et il ajoute à cette peinture édifiante des relations entre le pouvoir et ses administrés un détail plein de saveur et très révélateur: en les congédiant, le Wattâsside voulut leur offrir, selon la coutume, des vêtements, mais, faute d'argent il ne le put et il vint solliciter Vargas. Celui-ci répliqua, assez sèchement, qu'il n'en avait pas et attendait qu'il lui payât ce qu'il lui devait.⁸⁷ Le sultan de Fès était, en effet, à ce moment dans des affaires assez compliquées avec le Portugal auquel il avait vendu du blé. Il devait encore faire des livraisons, mais la mauvaise récolte de cette année les avait fait différer. Ce commerce peut surprendre, mais depuis plusieurs années les relations avec le Portugal avaient évolué. Le danger principal était devenu les Sa'diens. A Fès comme à Lisbonne, après Bû 'Aqba, on ne pouvait plus douter de la réalité de l'ambition des Shurfa' venus du Sous.

Les notables: politique et affaires

Démêler l'écheveau compliqué des luttes politiques et des intrigues dans le royaume de Fès à cette époque serait un vaste sujet, qui mériterait une étude détaillée évidemment impossible dans le cadre présent. Mais il paraît bon de donner, à titre d'exemple, quelques indications tirées des sources portugaises sur la carrière de ce caïd Benguiga, notable de cette région, dans un temps où se produit un rapprochement entre le Wattâsside et le Portugal.

C'est en 1528, semble-t-il, qu'il a été nommé caïd d'Asjen, place-forte importante située près de Ouezzane, en remplacement de *Mafote* assassiné parce que soupçonné de comploter avec Moulay Mas'ūd.⁸⁸ Bernardo Rodrigues parle en plusieurs endroits de ce voisin guerrier (*vezinho e fronteiro*) auquel Asila a dû s'affronter. Il insiste sur sa noble origine et ses alliances familiales.⁸⁹ C'est ainsi qu'en 1532 il marie une de ses filles avec *Cide Abdela Celema*, frère de Moulay Brahîm devenu en 1531 caïd de Chefchaouen à sa place,⁹⁰ depuis que celui-ci était à Fès vizir d'Aḥmad al-Waṭṭāssī, son bras droit et même, jusqu'à sa mort en 1539,

87. *S.I.H.M., Portugal*, t. III, doc. LXXIV, 256.

88. Rodrigues, *Anais de Arzila*, t. II, 105. Ce dernier, cousin du sultan Moulay Ahmad al-Wattâssī, depuis 1524 vice-roi de Meknès, pouvait penser avoir des droits à régner.

89. *Ibid.*, t. II, 105: *pesoa principal e muito emparentado*; 126: *pesoa muito nobre asi em sangue como em nobreza de sua linhagem*; 225; *dos mais antigos fidalgos do reino de Fez, alcaide de Jazem, ua das mais principais alcaidarias do reino*.

90. *Ibid.*, t. II, 225. Ailleurs (194) il l'appelle Omar Bençalema.

le véritable maître du gouvernement.⁹¹ À l'occasion de ce mariage, se sont trouvés réunis de puissants personnages du royaume de Fès, et c'est alors qu'ils décidèrent, pour des raisons qui ne sont pas dites, mais qu'on peut deviner, une action contre Asila proche. L'entreprise se termina très mal pour eux. Bernardo Rodrigues qui participa au combat raconte l'affaire en détail mais, dans ce qu'il dit, rien ne vient étayer l'insinuation de Vargas rendant les Khluts responsables de la défaite. Il est vrai que le chroniqueur est attentif seulement aux faits et gestes des Portugais et leur attribue tout le mérite du succès.⁹² On peut relever cependant dans son récit que Benguiga est venu entouré de gens de sa parentèle et d'amis, dont un certain *Caroax*, un cheikh des Arabes (*xequê dos Alarves*), sans doute chef d'une fraction des Khluts. Il signale aussi que, parmi les prisonniers faits par les Portugais, tous sont entretenus par le roi et par le caïd Benguiga, vraisemblablement selon le système décrit plus haut,⁹³ excepté le frère du caïd du Mechouar de Fès, un des plus hauts personnages du royaume.⁹⁴ Peu de temps, après Benguiga et les siens sont allés attaquer Tanger avec un meilleur succès: les Portugais ont subi quelques pertes.⁹⁵ En 1534, il revient menacer Asila accompagné des caïds de Qsar al-Kabîr et de Larache et de *Caroax* déjà cité.⁹⁶ Cette attaque précède de peu une autre conduite par le sultan en personne.⁹⁷ Il avait lui-même tenté précédemment de surprendre Tanger et Asila.⁹⁸

Cette activité belliqueuse déployée contre les places portugaises du nord paraît plus démonstrative qu'efficace: à chaque fois les pertes portugaises sont très faibles. Ne s'agirait-il pas de prouver aux yeux de ceux qui constituent une sorte d'opinion publique que les Wattâssides ne sont pas moins entreprenants contre les Chrétiens que les Shurfa' Sa'diens? A ce moment, en effet, ceux-ci ont failli s'emparer de Santa Cruz (Agadir) en 1533 et de Safi en 1534.⁹⁹

En tous cas, la défaite wattâsside de Bû 'Aqba marque une nouvelle orientation. Sous l'impulsion de Moulay Brahîm et du caïd du Tadla, al-'Atţâr (*Lattar*), une entente est recherchée avec le Portugal.¹⁰⁰ Les premiers contacts datent de 1534,¹⁰¹ Le rapprochement se traduit immédiatement, entre autres manifestations, par des relations d'affaires. Les Portugais, toujours déficitaires en blé et qui ont perdu toute

91. Sur Moulay Brahîm: Ricard, "Moulay Ibrahim, caïd de Chechaouen (circa 1490-1539)," *Etudes*, 261-80.

92. Rodrigues, *Anais de Arzila*, t. II, 227-30.

93. Ibid., t. II, 230-31: *erão todos da cevadeira d'el Rei e do alcaide Benjija*.

94. Celui-ci fut acheté par le comte de Redondo 200 000 reis, et paya une rançon de 1400 cruzados, soit 560 000 reis, près de trois fois plus: on voit que faire des prisonniers, surtout des notables, est d'un bon rapport.

95. Ibid., t. II, 232-33.

96. Ibid., t. II, 262-64.

97. Ibid., t. II, 266-68.

98. Ibid., t. II, 258-59.

99. Pierre de Cénival, *Chronique de Santa Cruz do Cabo de Gué* (Agadir); texte portugais du XVI^e siècle (Paris: Paul Geuthner, 1934), 56-77; Francisco de Andrade, *Chrónica do muito alto e muito poderoso rei D. João III* (Lisbonne: 1673), 2^e partie, chap. XC: trad. Robert Ricard, "Le Portugal et l'Afrique du Nord sous le règne de Jean III 1521-1557, d'après la chronique de Francisco de Andrade," *Hespéris*, XXIV (1937): 259-345.

100. *S.I.H.M., Portugal*, t. III, doc. XXXIX, 112-14 (août 1537). A noter qu'Ahmad al A'rj a conclu de son côté une trêve avec Safi: *S.I.H.M., Portugal*, t. III, doc. XXXV, 97-102, du 25 avril 1537.

101. *S.I.H.M., Portugal*, t. II, doc. CLXVI, 645-46 et doc. CLXVII, 647-48.

possibilité d'en obtenir des environs de Safi et d'Azemmour, sont heureux de pouvoir en acheter au royaume de Fès, d'autant que de puissants personnages de celui-ci paraissent satisfaits de leur en vendre et de faire avec eux un fructueux commerce. Les ports de l'*Azghar* voient revenir des navires portugais et un facteur du roi de Portugal va même exercer son activité à la Mamora.

En septembre 1537, Dom João III ordonne d'affréter des navires pour aller charger du blé à Larache et à la Mamora, en vertu d'un contrat passé avec Moulay Brahim.¹⁰² En décembre 1540, un autre contrat, qui nous est parvenu, est passé entre Moulay Muḥammad, le fils du sultan de Fès, vice-roi de Meknès et Bastião de Vargas, agent du roi de Portugal, pour la livraison à la Mamora de deux mille mesures de blé à trois onces et demi de réaux (*reales*) de Castille la mesure.¹⁰³ De plus, le facteur portugais qui se trouve à la Mamora aura la faculté de mettre l'embargo sur tout le blé qui serait vendu à d'autres que le roi de Portugal et de le payer au prix fixé pour lui.¹⁰⁴ Avant octobre 1539, Benguiga a aussi vendu du blé aux Portugais et devait être payé en laque. A ce propos, Vargas explique à Dom João III que, pour maintenir le prix du blé à son bas niveau, le caïd doit pouvoir revendre la laque à un prix élevé. Il faut donc, sans qu'il ait le monopole de ce produit tinctorial très demandé au Maroc, qu'il ne soit pas vraiment concurrencé. Or le blé qu'il a acheté à Benguiga au prix de trois onces est en train de monter à trois onces et demie et l'ordre du roi est de n'acheter qu'à ce prix et au seul Benguiga.¹⁰⁵ Ces exemples montrent qu'on est loin de l'hostilité du début du siècle et même des années immédiatement antérieures.

Pour comprendre comment la politique et les affaires s'enchevêtrent, il faut lire l'abondante correspondance de Bastião de Vargas. Il écrit en décembre 1540 que par la mort de Moulay Brahim, Benguiga est devenu le principal appui, presque le seul, du sultan de Fès. Il importe donc au plus haut point de se concilier ce puissant personnage. Cependant il y a peu d'illusions à se faire sur sa capacité: sa bravoure est certaine, mais il n'est guère plus actif ni plus efficace que son maître le sultan dans la gestion des affaires.¹⁰⁶ L'ambassadeur Lourenço Pires de Tavora, venu à Fès l'année suivante pour formaliser l'alliance entre les deux princes, est encore plus sévère à son égard. Il n'a pas manqué de le saluer de la part du roi de Portugal, écrit-il à celui-ci, puisqu'il est l'homme de confiance du sultan qui se fie à lui, bien qu'il ne soit guère compétent: en toutes choses il sait bien peu (*sabe mui pouco em tudo*).¹⁰⁷ A

102. *S.I.H.M., Portugal*, t. III, doc. XLII, 118-19.

103. L'once (*ūqiya*) est une monnaie de compte. La monnaie réelle est d'argent et espagnole. Déjà au XV^e siècle, l'argent espagnol était très demandé au Maroc (voir ci-dessus). A cette date l'argent d'Amérique arrive à flots dans la Péninsule.

104. *S.I.H.M., Portugal*, t. III, doc. XLII, 118-19 et doc. LXVI, 231-32.

105. *Ibid.*, t. III, doc. LXIV, 229-30. Vargas s'interroge pour savoir si le contrat d'Abraham Benzamiru est encore en vigueur: en effet ce très gros marchand juif avait un quasi monopole du commerce portugais avec le Maroc. Voir José Alberto Rodrigues da Silva Tavim, *Os Judeus na expansão portuguesa em Marrocos durante o século XVI* (Braga: Edições APPACDM Distrital, 1997).

106. *S.I.H.M., Portugal*, t. III, doc. LXXXV, 306: "Este rrey não tem oje pesoa que o ajude a ser rrey senão Benmjija, que sera cavaleiro, mas tambem nos negocios he outro el Rey d'estar sempre com a boca aberta as moscas e seys meses de tempo lhe parecem seys dias."

107. *Ibid.*, t. III, doc. CXXXVI, 473.

la fin de l'année 1541, Bastião de Vargas voit clairement que la situation du pouvoir wattâsside devient précaire du fait de l'attitude incertaine des Arabes:

“Le roi de Fès a mis deux mois de Tétouan à Meknès; ici, il est venu lentement, pacifiant sa terre et les Arabes qui étaient presque en état de révolte et demandant le Chérif, et avec cela ils restent sous l'administration de Benguiga de qui ils s'estiment offensés et dans leurs cœurs ils en sont mécontents; ce sont des Arabes belliqueux (*belicosos Alarves*); on pense qu'ils ne vont pas rester longtemps en repos.”¹⁰⁸

Le rapprochement de ces propos avec ce qui a été exposé précédemment dans cette étude éclaire bien la difficulté qu'a le sultan de Fès à maintenir dans l'obéissance des groupes puissants sur lesquels il est obligé de s'appuyer, pire auxquels il est obligé de confier sa défense alors qu'ils semblent prêts à profiter de sa faiblesse.

A cette date la fin des Wattâssides est proche. Santa Cruz est tombée quelques mois plus tôt aux mains des Sa'diens. Safi et Azemmour ont été évacuées en hâte peu après par les Portugais. Les *Shurfa* du Sous sont auréolés du prestige de ces succès. Dans ces conditions, une alliance entre Fès et Lisbonne devient presque impossible car elle ne ferait que précipiter le ralliement des mécontents et des opposants aussi bien que des opportunistes au parti sa'dien. Les Khluts sont apparemment prêts à faire le pas.

Pour conclure:

On a pu voir que le cadre naturel avait évolué de façon assez sensible depuis le XVI^{ème} siècle: c'est un aspect de la réalité que l'historien a tendance à oublier. Le paysage change, souvent plus rapidement qu'on le croit, sous l'action de facteurs qui ne dépendent pas de l'homme mais en conséquence aussi de sa présence et de son action volontaire ou non.

Ce qui est apparu ici sur les rapports entre le pouvoir et les groupes sociaux sur lesquels il s'appuie, comme sur le caractère flexible et circonstanciel de la guerre avec les Chrétiens, paraît bien confirmer certaines conclusions de Mohammed Kably sur une époque de peu antérieure. La nature du pouvoir wattâsside n'est pas différente de celle des Mérinides, dont ils se posent en héritiers légitimes, il a les mêmes faiblesses structurelles. On peut se demander, à la date où il chancelle, si la force montante des Sa'diens sera en mesure d'y porter remède.

Le poids des Européens se fait sentir de bien des façons sur la vie de l'État et des habitants. Il serait erroné de ne prendre en considération que la menace militaire, politique, même si elle est de toute évidence préoccupante. Leur rôle économique n'est pas négligeable. L'ampleur des transactions est en gros inversement proportionnelle à celle de la pression effectuée sur le terrain par des expéditions armées. Mais dans la guerre, le butin, les rançons forment un objectif économique très stimulant pour les combattants.

108. Ibid., t. III, doc. CXXXVII, 531.

En l'absence, qu'on peut souhaiter non définitive, de sources internes, cette étude aura voulu montrer qu'on pouvait et qu'on devait utiliser des sources extérieures, étrangères, et qu'il était possible d'en tirer des renseignements non dénués d'intérêt sur l'intérieur du Maroc, à condition toutefois de tenir compte des spécificités de cette société.

Bibliographie

- Alvares, Frei João. *Crónica do Infante Santo D. Fernando*, éd. Mendes de Remedios. Coimbra: 1911.
- Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Chancelaria de D. Afonso V*, livro 30.
- Balducci Pegolotti, Francesco. *La pratica della mercatura*, éd. Allan Evans. Cambridge: The Medieval Academy of America, 1936.
- Bataillon, Marcel. "Le rêve de conquête de Fès et le sentiment impérial portugais au XVI^e siècle." In *Mélanges d'études luso-marocaines dédiées à la mémoire de David Lopes et Pierre de Cénival*, 31-9. Lisbonne-Paris: Livraria Portugália Editora-Les Belles Lettres, 1945.
- Bautista Vilar, Juan. *Mapas, planos y fortificaciones hispanicos de Marruecos (s. XVI-XX)/ Cartes, plans et fortifications hispaniques du Maroc (XVI^e-XX^es.)*. Madrid: Agencia Española de Cooperación Internacional. Instituto de Cooperación con el Mundo Árabe, 1992.
- Bernaldez, André. *Memorias del reinado de los Reyes Catolicos*. Madrid: Real Academia de la Historia, 1962.
- Braamcamp Freire, Anselmo. *Expedições e armadas nos anos de 1488 e 1489*. Lisbonne: Livraria Ferin, Torres & c.ta, 1915.
- Coindreau, Roger. *Les corsaires de Salé*, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, XLVII. Paris: Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1948.
- Da Silva Tavim, José Alberto Rodrigues. *Os Judeus na expansão portuguesa em Marrocos durante o século XVI*. Braga: Edições APPACDM Distrital, 1997.
- De Andrade, Francisco. *Crónica do muito alto e muito poderoso rei D. João III*. Lisbonne: 1673.
- De Castries, Henri. *Une description du Maroc sous le règne de Moulay Ahmed el-Mansour (1596)*. Paris: Ernest Leroux, 1909.
- De Cénival, Pierre (éd.). *Sources inédites de l'Histoire du Maroc. Première série: dynastie Sa'dienne. Archives et bibliothèques du Portugal, t. I, (1486-1516)*. Paris: Paul Geuthner, 1934.
- _____. *Chronique de Santa Cruz do Cabo de Gué (Agadir); texte portugais du XVI^e siècle*. Paris: Paul Geuthner, 1934.
- De Cénival, Pierre. Théodore Monod, *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentim Fernandes (1506-1507)*, Publications du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française. Paris: Larose, 1938.
- De Góis, Damião. *Les Portugais au Maroc de 1495 à 1521. Extraits de la chronique du roi D. Manuel de Portugal*, traduction, notes et commentaires de R. Ricard, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, 31. Rabat: Félix Moncho, 1937.
- De Pina, Rui. *Crónica del Rey Dom Joham II*, éd. Martim de Carvalho. Coimbra: 1950.
- _____. *Crónica del Rei D. Afonso V*, éd. G. Pereira, t. III. Lisbonne: Bibliotheca de Classicos, 1902.
- De Torres, Diego. *Relación del origen y suceso de los xarifes y del estado de los reinos de Marruecos, Fez y Tarudante*. Edición, estudio, índices y notas de Mercedes García-Arenal. Madrid: Siglo Veintiuno, 1980.

- Fagnan, Edmond. *Extraits inédits relatifs au Maghreb*. Alger: Jules Carbonel, 1924.
- Godinho, Vitorino Magalhães. *Os descobrimentos e a economia mundial*, t. III. Lisbonne: Presença, 1982.
- Kably, Mohamed. *Société, pouvoir et religion au Maroc à la fin du Moyen Age*. Paris: Maisonneuve et Larose, 1986.
- Krueger, Hilmar C. "Genoa and North-West Africa during the late twelfth century." *The Mariner's Mirror*, XIX (1933): 417-38.
- Lefebure, Claude. "Réserves céréalières et société: l'ensilage chez les Marocains." In *Les techniques de conservation des grains à long terme, leur rôle dans la dynamique des systèmes de cultures et des sociétés, III*, éd. Marceau Gast, François Sigaut, Corine Beutler, 211-35. Paris: Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1985.
- Léon l'Africain, Jean. *Description de l'Afrique*. Nouvelle édition traduite de l'italien par A. Épaulard, et annotée par A. Épaulard, Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny, 2 vol. Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 1956.
- Luquet, Armand. "La céramique préromaine de Banasa." *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, V (1964): 112-44.
- Mattoso, José. "Les ancêtres des navigateurs." *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 17 (1986): 95-110.
- Nordman, Daniel. "Les expéditions de Moulay Hassan. Essai statistique." *Hespéris-Tamuda*, XIX (1980-81): 123-52.
- Pérez-Embid, Florentino. "La cuestión del Algarbe (1246-1267)." In *Miscellanea offerts à Charles Verlinden*, 477-92. Gent, s.n., 1975.
- Picard, Christophe. "Fortifications et fonctions portuaires sur le littoral atlantique musulman." *Archéologie islamique*, 6 (1996): 45-66.
- Pistarino, Geo. "Genova e il Maghreb nel secolo XII." In *Italia e Algeria. aspetti storici di un'amicizia mediterranea*, 23-68. Milan: Marzorati editore, 1982.
- Pline l'Ancien, *Histoire naturelle. Livre V*, 1-46, 1^{ère} partie (L'Afrique du Nord). Texte établi, traduit et commenté par Jehan Desanges. Paris: Les belles lettres, 1980.
- Ricard, Robert. *Etudes sur l'histoire des Portugais au Maroc*. Coimbra: Acta Universitatis Conimbrigensis, 1955.
- _____. (éd.) *Sources inédites de l'histoire du Maroc. Première série. Portugal, t. III (1535-1541)*. Paris: Paul Geuthner, 1948.
- _____. "Le Portugal et l'Afrique du Nord sous le règne de Jean III 1521-1557, d'après la chronique de Francisco de Andrade." *Hespéris*, XXIV (1937): 259-345.
- _____. "La côte atlantique du Maroc au début du XVI^e siècle d'après des instructions nautiques portugaises." *Hespéris*, VII (1927): 229-58.
- Rodrigues, Bernardo. *Anais de Arzila. Crónica inédita do século XVI*. Publié par David Lopes, 2 vol.,. Lisbonne: Academia das Ciências de Lisboa, 1915-1919.
- Rosenberger, Bernard. "Yahya u Ta'fuft (1506-1518), des ambitions déçues." *Hespéris-Tamuda*, XXXI (1993): 21-59.
- _____. "Réserves de grains et pouvoir dans le Maroc précolonial." In *Les techniques de conservation des grains à long terme, leur rôle dans la dynamique des systèmes de cultures et des sociétés, III*, éd. Marceau Gast, François Sigaut, Corine Beutler, 237-68. Paris: Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1985.
- _____. "Note sur Kouz, un ancien port à l'embouchure de l'oued Tensift." *Hespéris-Tamuda*, VII (1967): 23-66.
- S.I.H.M., *Portugal*, t. II, éd. P. de Cénival, D. Lopes, R. Ricard. Paris: Paul Geuthner, 1946.
- S.I.H.M., *Portugal*, t. III, éd. R. Ricard. Paris: 1948.
- Thomaz, Luis Filipe. "L'idée impériale manueline." In *La découverte, le Portugal et l'Europe, Actes du colloque, Paris les 26, 27 et 28 mai 1988*, 35-103. Paris: Fondation Calouste Gulbenkian, Centre culturel portugais, 1990.

ملخص: الغرب في بداية القرن السادس عشر حسب المصادر الأوروبية

تقدم هذه المقالة صورة عن الوضع العام في منطقة "الغرب" عند أوائل القرن السادس عشر، استناداً إلى كتابات نادرة خلفها المستكشفون الأوروبيون مثل الحسن الوزان المعروف بليون الإفريقي وبيرناردو رودريغيز وفالانتيم فرنانديز وباستيو دي فرغاس أو باتشيكو بيريرا. وبعد التعريف بمصطلح "الغرب" وتحديد المنطقة جغرافياً، اهتم صاحب المقال بتقديم وصف مسهب لديناميكية القبائل العربية البدوية وسكانة الأمازيغ المستقرين ممن يعيشون هناك، كما تناول بالدراسة بعض حالات التوتر التي اتسمت بها علاقاتهم أحياناً مع دولة الوطاسيين القائمة بفاس. وشكل مجال الغرب الطبيعي والبشري منطقة بالغة الحيوية اقتصادياً وسياسياً وعسكرياً للسلطة المركزية الحاكمة، كما أثارت الثروات المتنوعة التي تزخر بها منطقة الغرب باستمرار أطماع البرتغال منذ القرن الخامس عشر.

الكلمات المفتاحية: الغرب، ليون الإفريقي، بيرناردو رودريغيز، المصادر الأوروبية، فالانتيم فرنانديز، باستيو دي فرغاس، باتشيكو بيريرا، ملك فاس، القبائل، المغرب، البرتغال.

Résumé: Le Gharb au début du XVI^{ème} siècle d'après les sources européennes

Cet article dresse le tableau de la situation du Gharb marocain au début du XVI^{ème} siècle, en se basant sur les rares chroniques d'époques laissées par des explorateurs européens tels que Jean-Léon L'Africain, Bernardo Rodrigues, Valentim Fernandes, Bastiao de Vargas ou encore Pacheco Pereira. Après avoir défini le terme "Gharb" et délimité géographiquement la région, l'auteur s'emploie à décrire la dynamique des tribus arabes nomades et des populations berbères sédentaires qui y cohabitent, ainsi que la relation parfois conflictuelle qui les unit au Roi de Fès. Le Gharb, dont les richesses naturelles étaient convoitées par le Portugal depuis le XV^{ème} siècle, est aussi une région vitale pour le pouvoir Wattasside d'un point de vue économique et politique. C'est ainsi que cet article se penche sur les nombreuses activités commerciales de la région (agriculture, pêche, élevage) mais également sur l'importance des possibilités militaires de ce réservoir de soldats certes abondant mais parfois instable pour le pouvoir local.

Mots clés: Gharb, sources européennes, Jean-Léon L'Africain, Bernardo Rodrigues, Valentim Fernandes, Bastiao de Vargas, Pacheco Pereira, Roi de Fès, tribus, Maroc, Portugal.

Abstract: The Gharb at the Beginning of the XVIth Century According to European Sources

This article draws the picture of the situation of the Moroccan region named the "Gharb" in the early sixteenth century, based on the rare chronic times left by European explorers such as Jean-Léon L'Africain, Bernardo Rodrigues, Valentim Fernandes, Bastiao de Vargas or Pacheco Pereira. After defining the term "Gharb" and delineating the region geographically, the author attempts to describe the dynamics of the nomadic Arab tribes and sedentary Berber populations living there, as well as the sometimes confrontational relationship that unites them with the King of Fez. The Gharb, whose natural wealth has been coveted by Portugal since the XVth century, is a vital region for Wattasside power from an economic and political point of view. Thus this article looks at the many commercial activities of this region (agriculture, fishing, breeding) but also the importance of the military possibilities of this reservoir of soldiers certainly abundant but sometimes unstable for the local power.

Key words: Gharb, Jean-Léon L'Africain, Bernardo Rodrigues, European Sources, Valentim Fernandes, Bastiao de Vargas, Pacheco Pereira, King of Fez, tribes, Morocco, Portugal.

Resumen: El Gharb a principios del siglo XVI según fuentes europeas

Jean-leon L'Africain, Bernardo Rodrigues, Valentim Fernandes, Bastiao de Basile Vargas de oro Pacheco Pereira. Después de definir el término "Gharb" y delinear geográficamente la región, el autor intenta describir la dinámica de las tribus nómadas árabes y las poblaciones sedentarias bereberes que viven allí, así como la relación a veces conflictiva que los une con el Rey de Fez. El Gharb, cuya riqueza natural ha sido codiciada por Portugal desde el siglo XV, es una región vital para el poder de Wattasside desde un punto de vista económico y político. Así, este artículo detalla las actividades comerciales de la región (agricultura, pesca, cría). Por lo tanto, este artículo analiza las muchas actividades comerciales de la región (agricultura, pesca, cría), pero también la importancia de las posibilidades militares de esta reserva de soldados, ciertamente abundante pero a veces inestable para el poder local.

Palabras clave: Gharb, Jean-Léon El Africano, Bernardo Rodrigues, Fuentes europeas, Valentim Fernandes, Bastiao de Vargas, Pacheco Pereira, Rey de Fez, tribus, Marruecos, Portugal.